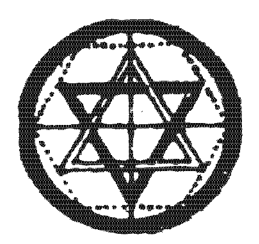
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

76me VOLUME. — 21me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 12 (Septembre 1907)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES

doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

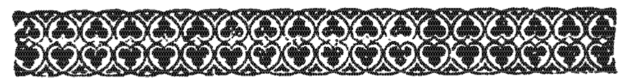
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

LETTRE A UN DEBUTANT

(Suite.)

Mon cher ami,

Vous me dites que pour vous aider à comprendre les diverses propriétés de cette matière à mouvements vibratoires extrêmement rapides que nous appelons l'astral, vous préféreriez aux théories des faits ou tout au moins l'étude des phénomènes occultes qui ne peuvent s'expliquer que par l'existence d'un état de la matière, non encore étudié par la science officielle. C'était aussi mon avis, car en vous disant tout ce que l'on peut dire, sans danger, sur les divers phénomènes, je serai forcément amené à vous décrire celles des propriétés de la matière astrale qui sont venues à la connaissance de l'homme évolué. Nous sommes loin de connaître même la moitié de ce qu'est en réalité le plan astral, mais on peut affirmer que si nous avons un jour à compléter ce que nous

savons, nous n'aurons rien à rejeter. Peu de choses nous sont connues, mais elles sont vraies. Je vous donnerai donc tour à tour des éclaircissements sur la clairvoyance, le sommeil, le rêve, l'envoûtement, l'alchimie, la mort. Ensuite nous passerons à l'étude de l'homme par les sciences divinatoires.

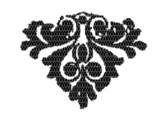
Mais pour la compréhension de tous ces phénomènes, il est indispensable non seulement de connaître l'existence des plans dans lesquels ils se développent, mais encore de savoir exactement ce qu'est l'homme et s'il y a en lui des organes capables de vibrer en harmonie avec les divers états de matière qui l'entourent.

Il y a, vous le savez, trois plans dans l'univers, et il existe en l'homme des organismes qui lui permettent d'évoluer dans chacun d'eux; chacun de ces organismes est naturellement analogue au milieu pour lequel il est fait et comporte un grand nombre de degré dans chaque état. L'organisme physique varie avec chaque planète et aussi un peu avec chaque milieu terrestre. Le corps fluidique, qui permet à l'homme de vivre dans l'état astral, varie énormément, car, dans la matière hyperphysique, il y a beaucoup de degrés différents de vibrations moléculaires. Entre les états vibratoires les plus rapprochés de la matière physique et les états les plus élevés, il y a tout un monde. Enfin dans le plan divin, notre conscience, notre moi, ont, comme support, l'organisme nommé par saint Paul, corps glorieux. De celui-là je vous dirai seulement qu'il est construit molécule à molécule par nos bonnes actions sur terre, ou en astral,

Le corps physique a été étudié par la science dans tous ses détails. Je ne m'en occuperai pas. Quant au corps astral, relisez avec soin tout ce que les livres peuvent vous en apprendre; et dans ma prochaine lettre j'essayerai de vous donner quelques idées, qui, je crois, n'ont pas été écrites.

Bien à vous.

PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

L'ÉCOLE HERMÉTIQUE

Le lundi 7 octobre 1907, l'École Hermétique ouvrira de nouveau ses salles de cours.

Chaque année nous constatons le succès de notre école, et chaque année les locaux sont juste suffisants pour contenir les élèves inscrits.

Aussi le moment nous semble-t-il venu de considérer le chemin parcouru et de voir si l'enseignement donné depuis plusieurs années a porté ses fruits.

Devant l'envahissement des consciences par le matérialisme partout triomphant, il fallait organiser un centre d'études formant des spiritualistes documentés et pouvant combattre nos adversaires sur le terrain scientifique aussi bien que sur le terrain philosophique. Tel fut le but de l'École Hermétique.

L'enseignement en même temps théorique et « astral » de l'école a déjà réalisé le but poursuivi et plusieurs anciens élèves sont aujourd'hui en état de semer la bonne graine à leur tour.

Les facultés égoïsées par l'orgueil d'un développement individuel se sont transformées chez beaucoup

d'auditeurs et l'altruisme a trouvé là un merveilleux terrain de développement. Les cures obtenues par voie mystique, l'étude des évangiles et de la prière, les enseignements de Rozier dans sa salle de cours et de Sédir à l'école ont été de véritables semences de christianisme et ont produit déjà de précieux résultats. Les travaux des loges martinistes et surtout ceux de la loge de Phaneg ont concouru au même but par une voie parallèle. Voilà ce qui concerne ce que nous appelons le développement des facultés cardiaques ou développement astral.

Au point de vue strictement intellectuel, les cours de Dace, des autres professeurs et de votre serviteur ont permis de passer en revue les éléments utiles d'hébreu et de sanscrit, les données sur la constitution de l'homme et sur les arts divinatoires, indispensables à connaître pour les chercheurs s'intéressant à l'hermétisme.

Cette année nouvelle doit voir la création de formations nouvelles répondant aux demandes légitimes de nos auditeurs.

L'auditoire de l'école se compose, en effet, d'auditeurs anciens et d'auditeurs nouveaux.

Chaque année, des camarades ayant suivi l'école y reviennent fidèlement et de nouveaux inscrits viennent aussi grossir les rangs de nos fidèles auditeurs.

Il est fatigant pour les anciens d'entendre des choses déjà mille fois entendues et il est cependant indispensable pour les nouveaux de connaître les éléments intellectuels utiles.

Voilà pourquoi nous créons, cette année, un cours

de révision de l'occultisme en dix leçons, cours qui sera professé dans une salle pouvant contenir 200 auditeurs et auquel la carte d'élève de l'école donnera entrée libre et gratuitement. Ce cours de révision aura lieu une fois par mois et formera une série progressive d'enseignement à l'usage des auditeurs qui ne suivent pas l'école et pour lesquels les conférences spiritualistes sont trop élémentaires.

De plus, les loges martinistes fonctionneront dès le début de l'année et seront ouvertes en nombre suffisant pour les anciens élèves de l'école.

Enfin les études maçonniques vont faire l'objet d'une sollicitude toute spéciale sous la direction du F.·. Teder 33° qui quitte momentanément l'Angleterre à cet effet. La loge symbolique Humanidad, le Chapitre et le temple Inri vont recevoir toute l'extension nécessaire pour ramener en France le goût des travaux symboliques sérieux.

Les conférences spiritualistes seront continuées chaque mois pour le grand public dans la grande salle de 700 places des sociétés savantes. Nous regrettons que les moyens matériels nous manquent pour la création des cours par correspondance pour la province et l'étranger, mais tout viendra à son heure, et si les affreux clichés de guerre européenne qui devaient ensanglanter 1907 ne se réalisent pas, nous espérons pouvoir encore semer des graines d'altruisme pendant l'année qui commence.

PAPUS.

Origines réelles de la Franc-Maçonnerie

A la demande du docteur Papus, notre ami Teder a entrepris un travail historique sur les *Origines réelles de la Franc-Maçonnerie en France*, ce travail devant être divisé en quatre Lectures destinées aux Tenues blanches de la *Grande Loge swedenborgienne*.

La première lecture, qui fut donnée le 11 mars dernier, et que la Revue maçonnique *Hiram* a publiée *in extenso*, a montré, à l'aide d'arguments nouveaux, que la Franc-Maçonnerie tirait son origine des Esséniens provenant eux-mêmes des anciens Initiés d'Égypte, et, au moyen de faits et d'exemples pris aux sources les plus pures de l'Histoire ou dans les écrits des Pères de l'Église primitive, a prouvé la dualité de l'enseignement — exotérique et ésotérique — aussi bien chez les premiers chrétiens que chez les Esséniens, de qui ceux-là procédaient.

La deuxième lecture, que nous publions aujourd'hui et qui a eu lieu le 1er juillet, traite de la Maçonnerie chrétienne dans les îles Britanniques et de son introduction par les moines, continuateurs des Esséniens et agissant selon les ordres des évêques universels de Rome ; elle fournit, d'après les auteurs anglais, la liste de tous les grands Maîtres et Protecteurs de l'Ordre qui se sont succédé dans les trois Royaumes jusqu'à l'avènement de la maison Stuart en 1601 ; elle met en parallèle la qualité maçonnique et la conduite politique ou privée de ces Protecteurs et de ces Grands-Maîtres, choisis parmi la noblesse ou la Prélature, et fait voir — preuves histori-

ques et documents maçonniques à l'appui — que, jusqu'au commencement du dix-septième siècle et en dépit de la rupture de Henri VIII avec le Saint-Siège, cette Maçonnerie fut uniquement catholique-romaine, à l'usage de la Papauté et de l'Empire.

Il est certain, quand on parcourt les manuscrits maçonniques signalés par l'*Initiation* l'année dernière, et qui ont échappé à l'autodafé de 1720, que, même sous Henri VIII et Elisabeth — lesquels ne furent jamais luthériens — les *Instructions* en usage dans les Loges prescrivaient la fidélité à *Dieu*, à la *Sainte Église* et au *Roi* : ce qui rappelait beaucoup les prescriptions égyptiennes relatives au *Maître des Arcanes* et à ses deux agents, le *Génie du Bien* et le *Génie du Mal*.

— « J'aurais pu, nous a dit privément Teder, aller fort loin dans cette voie des ressemblances parfaites. Par exemple, pour prouver que les anciennes *Instructions maçonniques*, en exigeant la fidélité à la *Sainte Eglise* et au *Roi*, étaient en accord absolu, non pas seulement avec les vieilles conceptions égyptiennes ou hébraïques mais encore avec la raison d'être du catholicisme romain, quoi de plus simple et de plus frappant que de rappeler ce passage initiatique de la Constitution *Unam Sanctam* de Boniface VIII : « Jésus-Christ, près de sa passion, « demande à ses disciples *deux épées* ; or, ces *deux épées* « sont manifestement les *deux puissances* par lesquelles « le monde est gouverné — le *Sacerdoce* et l'*Empire*... « Dieu, au commencement du monde, créa *deux Lumi-* « *naires* : le *grand Luminaire* est le *Sacerdoce* qui, « comme le soleil, éclaire par sa propre lumière ; le « *moindre Luminaire* est l'*Empire*, qui, comme la Lune, « n'a qu'une lumière d'emprunt »...

En effet, les anciennes *Instructions maçonniques* portant fidélité à *Dieu*, à la *Sainte Église* et au *Roi*, c'est la même chose que la Constitution de Boniface VIII : fidélité à *Dieu* et à ses *deux épées*, fidélité à *Dieu* et à ses *deux Luminaires*, la *Sainte Eglise* et l'*Empire*.

Qu'on ergote tant qu'on voudra sur cette question, les anciennes *Instructions maçonniques* anglaises sont des faits et resteront des faits indéniables.

Depuis son Introduction dans les Iles-Britanniques jusqu'à l'avènement de la maison Stuart.

Dès que l'Empire romain eut été transformé en Impérialat de l'Église triomphante, les chefs des Barbares devinrent pour celle-ci un moyen radical de persuasion religieuse, et, de brigands qu'ils étaient, ils ne tardèrent pas à être métamorphosés à leur tour, sans passer par les sévères et dures épreuves esséniennes, en rois bons, justes et vertueux.

« J'invoque — écrivait un jour le pape Grégoire II à Léon III, empereur d'Orient — j'invoque Jésus-Christ, chef de l'Armée céleste... Réfléchissez, tremblez, repentez-vous : de pieux Barbares jurent de venger l'Église... »

Une autre fois, s'adressant à Louis-le-Débonnaire, le pape Étienne IV fait ce marché : « Je te donne la couronne, parce que tu me garantis la libre jouissance de mes droits... »

Cette politique, difficilement conciliable avec les Commandements divins et la doctrine du Christ relative aux Royaumes de la terre, n'est vraiment pas merveilleuse ; mais elle est tout entière contenue dans les *Livres Carolins*, où l'on peut lire que « les princes ayant reçu le glaive de la main de l'Église, celle-ci a le droit de le leur ôter (1) »...

---

(1) L'évêque Jean de Salisbury a dit la même chose. Voir *Policrat.*, V, 3.

Quand on veut savoir comment les choses ont dû se passer à l'origine de l'Impérialat papal, il suffit de jeter un coup d'œil sur cet extrait initiatique d'une lettre que Callixte III écrivit, beaucoup plus tard, à Mahomet II :

« Si vous voulez étendre vos conquêtes, vous n'avez besoin que d'un peu d'eau pour vous faire baptiser ; nous implorerons alors votre bras contre les ennemis de l'Église romaine, et, à l'exemple de nos prédécesseurs qui transférèrent à Charlemagne l'Empire des Grecs, nous vous appellerons Empereur de l'Orient. »

Observez seulement ce qui se passe de nos jours avec les missionnaires qui, aux frais des États où l'on mange le plus du clérical, s'en vont, souvent de très bonne foi et toujours avec courage, évangéliser les contrées fertiles. C'est aux pauvres qu'ils s'adressent de préférence, quand la diplomatie n'a pu s'aliéner l'esprit des chefs. Ils disent aux malheureux que tous les hommes sont frères — ce qui est bien ; ils leur font connaître leurs droits à la vie — ce qui est bien encore ; en même temps, ils répètent les paroles de Jésus s'adressant aux maîtres égoïstes et injustes : « Malheur aux riches et aux puissants !... » Les puissants et les riches, qui peuvent ne pas mériter de l'être, qui ont des prêtres pour les censurer, qui sont dans leur propre pays, s'indignent d'être ainsi moralisés par des étrangers ; les chefs se fâchent, veulent chasser ces hommes exotiques qui leur paraissent être des semeurs de discordes, ceux-ci se tournent vers leur partie ou vers des usurpateurs capables de tout, et, bientôt,

des soldats ou des brigands arrivent, sous prétexte de défendre tantôt le christianisme, tantôt des nationaux, mais en réalité pour s'emparer d'une contrée dont l'exploitation fait envie à des financiers, à des fonctionnaires, à des commerçants, alors que ceux qui représentent l'Église espèrent pour elle une nouvelle source de revenus. Et le beau, c'est que brigands ou soldats étrangers sont considérés comme des libérateurs par ceux des indigènes qui se révoltent contre les lois de leur patrie ou restent passifs devant sa conquête.

Voilà ce que nous avons vu, à diverses époques de l'Histoire, en Amérique, aux Indes, en Chine, au Tonkin, en Afrique, partout où il y a de la richesse à réaliser, des tributs à percevoir, des douanes à établir, des chemins de fer à construire ; mais jamais on n'a vu ce genre de civilisation pseudo-chrétienne s'étendre jusque chez les peuplades misérables qui végètent le long des côtes désolées de l'Océan glacial arctique.

Eh bien, ce qui s'est passé dans ces derniers siècles au sujet des contrées « ignorantes et grossières » qu'on est allé « civiliser » sans les rendre moins pressurables qu'auparavant, est, à peu de chose près, ce qui a eu lieu quand les Barbares, ayant reçu le glaive de la main de l'Église, se partagèrent l'Europe, à une époque où les Maçons constructeurs de monastères et de basiliques, c'est-à-dire les moines que saint Épiphane et Eusèbe de Césarée nous représentent comme les successeurs directs des Esséniens, étaient les seuls missionnaires.

C'est alors qu'on pouvait dire, et avec juste raison, que le Christianisme romain et la Maçonnerie dirigée par les moines se complétaient l'une par l'autre et se prêtaient un mutuel secours.

Le fr.·. Montesquieu, de la première Loge de Bussy n° 90, a si bien observé ce que je rapporte aujourd'hui, qu'il a été, dans son *Esprit des Lois*, jusqu'à donner aux princes de la Cochinchine le conseil de fermer leurs États aux missionnaires (1). Mais il n'y a pas que Montesquieu qui a observé cela; une foule d'auteurs classiques ont vu la même chose. Par exemple, le fr.·. Alfred Rambaud, qui fut ministre après avoir été professeur à la Faculté des Lettres de Paris, s'exprime ainsi, quand il parle de la romanisation de notre propre pays : « Un mot d'ordre court dans toute la Gaule ; une main invisible prend par la main Clovis le Païen et devant ses pas aplanit tous les obstacles. Les évêques, chefs des populations catholiques, préparent l'avènement de cette horde de pillards qui deviendra la très chrétienne nation des Francs (2). »

Il y eut donc, dès que les évêques romains, déviant de la voie tracée par le Christ, eurent mêlé la politique à la religion, une sorte de contrat maçonnique passé entre eux et les usurpateurs d'États : ceux-là faisant préparer les peuples, exploités à la façon païenne, à souffrir d'être « libérés » par des Barbares

---

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*, chap. V, note 5.

(2) *Hist. de la civilis. franç.*, ALF. RAMBAUD, 1888, vol. I, p. 74-75.

ayant reçu de Rome le pouvoir d'usurper, et ceux-ci promettant une dîme sur toute entreprise suivie de succès. Arracher, détruire, disperser, reconstruire, comme a dit un pape, fut le plan qu'on suivit.

On a voulu et l'on voudrait encore laisser croire, dans certains milieux, que l'idée de la Franc-Maçonnerie, telle qu'elle existe aujourd'hui, est venue de simples ouvriers maçons. Or, dans *An Anhiman Rezon*, publiée à Charleston en 1807, le fr.·. Dalcho, 33°, qui, en 1820, entra dans les Ordres religieux, établit clairement que « l'ancienne société des Maçons libres et acceptés n'a jamais été un corps d'architectes, mais bien une société secrète instituée dans un but moral et religieux ».

La vérité est qu'à côté de l'architecture matérielle, il y avait l'architecture morale, celle qui consiste à édifier les États, créer des institutions, les fortifier, les rendre inattaquables, et celle-ci regardait seulement les *initiés* au grand mystère de la vie double. Ce sont ces initiés-là seuls qui sont les vrais fondateurs de la Franc-Maçonnerie ; eux seuls, étudiant et méditant dans les cloîtres, ont été capables de dissimuler la vérité sous des symboles et de mêler la légende à l'histoire ; les autres, les ouvriers constructeurs, ignorants comme tous les autres ouvriers de leur époque, mais pieux et honnêtes, n'ont été que des outils et des paravents.

Or, à cette époque dont nous nous occupons, à cette époque où les peuples ne font que changer de maîtres inhumains, où ceux-ci ne font que perpétuer sous un autre nom l'égoïsme odieux reproché aux

païens, il est déjà très clair que la charité universelle prêchée par Jésus n'est plus qu'un vain mot dans certaines bouches, que le « but moral et religieux » poursuivi en répandant le sang des hommes n'est qu'un prétexte destiné à cacher l'amour de la dîme, que l'Unité dans la Diversité n'est plus comprise, que l'éclectisme essénien est absolument oublié.

Il est remarquable que nos écrivains maçonniques les plus en vue, après nous avoir montré Jésus initié à l'Ordre des Esséniens et nous avoir assuré que ceux-ci avaient des signes et une décoration que tout Maçon peut aisément reconnaître, aient négligé de nous parler de la Maçonnerie existant à l'époque où la France, c'est-à-dire la « horde de pillards » qui mit la Gaule en coupe réglée, commença à être appelée « fille aînée de l'Église ». Faire étalage, au sujet des peuples étrangers, des nations disparues et des initiations antiques, d'une érudition qui n'en finit plus, et s'arrêter tout d'un coup quand il s'agit de nous autres, n'est-ce pas là une chose bien curieuse ? N'est-il pas aussi étrange, par exemple, de voir le fr.·. Clavel, dans son *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, nous parler avec force détails de l'origine de la Maçonnerie anglaise, écossaise, italienne, allemande, russe, voire même chinoise, et oublier de nous entretenir, au moins avant 1725, de celle d'Irlande et de celle de France ?

Cependant cet estimable auteur veut bien nous apprendre que « lorsque les Barbares se convertirent au Christianisme, les Corporations (de la Rome païenne) fleurirent de nouveau; les prêtres, qui s'y

firent admettre comme membres d'honneur et comme patrons, leur imprimèrent une utile impulsion et les employèrent activement à bâtir des églises et des monastères (1)... » Cela, en Italie, où, selon le fr.·. Clavel, les frères de ces Corporations étaient divisés en trois classes : Apprentis, Compagnons et Maîtres (2).

Mais s'il a été nécessaire que les Barbares fussent convertis au Christianisme pour que les Corporations pussent fleurir de nouveau, c'est donc qu'elles étaient en sommeil, ou bien qu'elles étaient envahies par des éléments chrétiens et que, pour ce fait, dans les pays mêmes où les Barbares furent appelés, elles étaient gênées par des autorités ne voulant entendre parler ni de monastères ni d'églises ?... Point n'est besoin de méditer longtemps sur ce sujet, pour comprendre que les Corporations en question ne purent renaître et prospérer qu'à la condition de faire profession de catholicisme et d'être dociles au Saint-Siège, adversaire implacable du paganisme et de tout schisme.

Le fr.·. Clavel reprend :

« Quelques corporations se réunirent alors et se constituèrent en une seule grande Association ou Confrérie, dans le but d'aller exercer leur industrie dans les pays où le Christianisme, récemment établi, manquait alors d'églises et de monastères. Les Papes secondèrent ce dessein. Ils conférèrent donc à la nou-

(1) Clavel, p. 83.
(2) Clavel, p. 82.

velle Corporation... un monopole qui embrassait la chrétienté entière... Les diplômes qu'ils délivrèrent à cet effet aux Corporations leur accordaient protection et privilège de construire tous édifices religieux ; ils leur concédaient le droit *de relever directement et uniquement des Papes*, et « les affranchissaient de toutes les lois et statuts locaux, édits royaux, règlements municipaux concernant soit les corvées, soit toute autre imposition obligatoire pour les habitants du pays »... Défense fut faite « à tout artiste qui n'était pas admis dans la Société d'établir aucune concurrence à son préjudice, et, *à tout souverain, de soutenir ses sujets dans une telle rébellion contre l'Église* ». Et il fut expressément enjoint à tous « de respecter ces lettres de créance et d'obéir à ces ordres sous peine d'excommunication »... Les pontifes sanctionnaient des procédés aussi absolus par « l'exemple d'Hiram, roi de Tyr, lorsqu'il envoya des architectes au roi Salomon pour édifier le Temple de Jérusalem »... « Composées d'abord exclusivement d'Italiens, les Associations maçonniques ne tardèrent pas à admettre des Grecs, des Espagnols, des Portugais, des Français, des Belges, des Allemands. D'un autre côté, des prêtres et des membres des Ordres monastiques et des Ordres militaires s'y firent recevoir en grand nombre (1) »...

Parmi les Papes auxquels le f∴ Clavel fait allusion, citons Boniface IV qui, dans la dernière année de sa vie, en 614, accorda des diplômes spéciaux aux Maçons.

(1) Clavel, pp. 83-84.

Le fr.·. Rebold, lui, constate qu'au temps dont nous parlons ces Corporations étaient « exclusivement occupées par les Ordres religieux, dirigés par eux, et par cela même attachées aux monastères ». Il dit encore :

« L'abbé ou tel autre ecclésiastique, s'il est en même temps architecte, préside la Loge (assemblée générale de tous les artistes et ouvriers) ; alors, il est communément appelé *Vénérable Maître* (1) »...

N'oubliez pas, je vous prie, que les souverains qui, dans ces siècles aujourd'hui oubliés, naissent en même temps qu'émerge cette Maçonnerie papale, sont des créatures des évêques universels de Rome. Si alors il y a un « Art Royal », on peut être assuré qu'il est modelé sur la vieille architecture égyptienne ou hébraïque. En effet, l'Ordre des prêtres, en Égypte ou chez les Hébreux, gouvernait sous le masque des Rois, et quand ceux-ci étaient pris dans la caste militaire, on les initiait aux mystères ignorés des peuples ; mais les rois ne devaient établir aucun Ordre secret particulier, sous peine d'être frappés d'anathème. Les Papes — on vient de le voir par ce que nous révèle le fr.·. Clavel — prennent exemple sur cette politique : la Maçonnerie est catholique, c'est-à-dire universelle, mais uniquement romaine, et ne doit relever que du Saint-Siège, lequel, si nous nous en rapportons seulement au cardinal Baronius, dont la vertu et la probité littéraire ne peuvent être mises en doute, est alors occupé, et depuis longtemps déjà, par des hommes pour qui

(1) *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, par le fr.·. E. Rebold, p. 102, 1851.

la vie de Jésus ne sert qu'à tromper les masses — d'ailleurs surveillées étroitement par une milice ouvrière dont la direction est le partage de prêtres, de moines et d'anciens pillards devenus seigneurs et chevaliers.

Selon les documents maçonniques anglais — et, en particulier, les *Illustrations of Masonry* du fr∴ Preston, il paraîtrait qu'en l'an 287, le général Carausius, proclamé empereur par les légions romaines d'Angleterre, aurait mis à la tête des Maçons de cette contrée son intendant Albanus, plus connu sous le nom de Saint-Albans, qui était chrétien et qui, seize ans plus tard, fut condamné à mort, en vertu d'un Édit de Dioclétien relatif aux Chrétiens. Or, l'Histoire profane enseignée dans les écoles de la Grande-Bretagne nous raconte que le général Carausius, qui était Flamand et s'était beaucoup distingué dans la guerre contre les paysans gaulois appelés Bagaudes, avait, précisément en 287, corrompu ses troupes et joint l'usurpation à la désobéissance aux lois de l'Empire romain.

Ce fait montre que la Corporation maçonnique anglo-romaine, à la tête de laquelle Carausius mit Saint-Albans, était fortement traversée par des éléments chrétiens, et appuie d'une manière solide ce que je disais tout à l'heure relativement aux Corporations de la Rome païenne mentionnées par le fr∴ Clavel.

Au reste, devant l'Édit de Dioclétien, le fr∴ Rebold constate que les Chrétiens, en grand nombre dans la Confraternité maçonnique, se réfugièrent en

Écosse et aux Iles orcadiennes, où ils importèrent le Christianisme et l'architecture chrétienne (1).

Le fr.·. Preston, de son côté, s'exprime ainsi, parlant de la période qui suivit la chute de l'Empire romain :

Après le départ des Romains de la Bretagne, entre 441 et 426, la Maçonnerie ne progressa que lentement, à cause des irruptions des Pictes et des Écossais, irruptions qui obligèrent les habitants méridionaux de l'île à solliciter le secours des Saxons... Les Saxons augmentant en nombre, les indigènes bretons tombèrent dans l'obscurité et subirent leur supériorité et leur juridiction. Ces grossiers et ignorants païens, méprisant tout, hormis la guerre, donnèrent bientôt le coup final à tous les restes de science ancienne qui avaient échappé à la furie des Pictes et des Écossais. Ils continuèrent leurs déprédations avec une rigueur effrénée, jusqu'à l'arrivée de pieux prédicateurs venus du pays de Galles et de l'Écosse ; et alors, beaucoup de ces sauvages ayant embrassé le Christianisme, la Maçonnerie prit quelque vogue et des Loges furent de nouveau formées; toutefois, celles-ci, étant sous la direction d'étrangers, furent rarement convoquées et n'atteignirent jamais aucun degré de considération ou d'importance. La Maçonnerie continua à décliner jusqu'en 557, époque à laquelle Augustin, accompagné de quarante nouveaux moines parmi lesquels les sciences avaient été conservées, vint en Angleterre. Augustin avait reçu du pape Grégoire le pouvoir de baptiser Ethelbert, roi de Kent, et fut par nomination de celui-ci, le premier archevêque de Cantorbery.

Observons que ce n'est pas en 557, mais en 596, que saint Augustin, auquel furent adjoints quarante béné-

(1) Rebold, *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, p. 96.

dictins du monastère de Saint-André-de-Rome, fut envoyé en Angleterre par Grégoire Ier, surnommé le Grand. C'est en 597, qu'eut lieu la conversion d'Ethelbert, conversion d'autant plus aisée à mener à bonne fin que ce prince était marié à la fille du roi de France Caribert, laquelle était chrétienne. Étant passé en France pour y conduire des chantres romains et s'y faire consacrer évêque, Augustin revint en Angleterre, où il établit des évêchés dont il devint le métropolitain avec l'usage du peplum. Alors sur l'ordre du Pape, au lieu d'abattre les temples anglais, il les changea en églises.

Continuons à citer le fr.·. Preston :

Augustin et ses associés propagèrent les principes du Christianisme parmi les habitants de la Bretagne, et, grâce à leur influence, en un peu plus de soixante ans, tous les rois de l'Heptarchie furent convertis. La Maçonnerie prospéra sous le patronage d'Augustin et beaucoup d'étrangers vinrent en Angleterre, qui y introduisirent le style gothique de construction. Ce moine semble avoir été un zélé protecteur de l'architecture ; il parut à la tête de la Fraternité en fondant la vieille cathédrale de Cantorbery en 600, celle de Rochester en 602, de Saint-Paul en 604, et de Saint-Pierre à Westminster en 605, ainsi que beaucoup d'autres. Plusieurs palais et châteaux furent construits sous ses auspices ; *de même que quelques autres fortifications sur les frontières du Royaume.*

Quelques Maçons experts, qui étaient arrivés de France en 680 (1), se formèrent en Loge sous la direction de Bennet, abbé de Wiral, lequel, bientôt après, fut nommé par Kenred, roi de Murcie, inspecteur général des Loges et surintendant des Maçons.

(1) Il y avait donc des Maçons en France à cette époque?

Durant l'Heptarchie, la Maçonnerie se maintint dans un faible état; mais, en l'année 856, elle reprit une vigueur nouvelle sous le patronage de saint Swithin, lequel fut employé par Ethelwolph, le roi saxon, à réparer quelques pieuses maisons; à dater de ce temps, elle s'améliora graduellement jusqu'au règne d'Alfred, commencé en 872, époque où elle trouva dans la personne de ce prince un protecteur zélé (1).

Eh bien, Ethelwolph, second roi de la 3e dynastie d'Angleterre, l'Histoire profane nous le montre comme ayant offert à Dieu la dixième partie de ses états ; il alla à Rome, sous le pontificat de Léon IV, et rendit tous ses états tributaires du Saint-Siège, chaque famille étant tenue de payer le denier de Saint-Pierre (2). Quant au roi Alfred, surnommé par le fr.·. Preston « protecteur zélé de la Maçonnerie », c'est le Pape Léon IV lui-même, qu'il avait vu deux fois à Rome dans sa jeunesse, qui le choisit pour succéder au trône de la Bretagne, dont il expulsa les Danois ; et ce fut précisément en 872, ayant été initié Maçon, qu'il entreprit d'ériger cinq évêchés nouveaux. A sa mort, survenue en 900, son fils Édouard-l'Ancien prend la suite de ses affaires, et le beau-frère de ce dernier prend le gouvernement de la Maçonnerie. En 924, nous assure le fr.·. Bazot, des Maçons français — il y en avait donc ? — engagent le roi Athelstan, bâtard

(1) *Illustrations of Masonry*, Preston, 1781, pp. 169, 170, 171.

(2) Auparavant, la dîme n'était payée que par les habitants du Westsex et du Sussex. Elle avait été établie par Ina, roi saxon, qui mourut moine. La dîme ne cessa pas, depuis lors, d'être payée jusqu'à la rupture de Henri VIII.

d'Édouard-l'Ancien qui vient de mourir, et, par conséquent, usurpateur au préjudice de ses frères légitimes, à rassembler les Maçons et à former une Loge (1); les documents anglais, eux, complètent cette information, en nous apprenant qu'en 926 Athelstan nomme son frère Edwin Patron des Maçons et accorde à ceux-ci le droit de se réunir annuellement en Grande Loge à York (2). Puis, d'après le fr∴ Preston, de vieux manuscrits en grec, latin et autres langages, sont alors employés à l'élaboration d'une Charte royale en faveur de la Maçonnerie.

Cette Charte, qu'on n'a connue que très tard, et dont l'authenticité a été niée par des Maçons célèbres, aurait porté ce qui suit :

1° Votre premier devoir est de révérer *Dieu* avec sincérité et de vous soumettre aux lois des *Noachites*, parce qu'elles sont les divines lois auxquelles tout le monde doit se soumettre. Pour cette raison, vous devez éviter les doctrines fausses et offensantes envers *Dieu* ;

2° Vous devez être fidèles à votre *Roi*, sans trahison, et obéir à l'autorité constituée, sans déception, partout où vous pouvez vous trouver, à l'effet que la haute trahison vous soit inconnue ; mais si vous en êtes avertis, vous devez immédiatement en informer le roi.

On raconte sans preuves, et pour égarer les chercheurs, qu'une copie de cette Charte, écrite au

(1) *Manuel du Franc-Maçon et Guide des Officiers de Loge*, vol. I, p. 64.

(2) Notons qu'Edwin fut accusé d'avoir tramé une conspiration contre Athelstan, et que celui-ci provoqua la mort de son frère par suicide.

xv[e] siècle, copie qui ne prouverait d'ailleurs pas l'authenticité du document, aurait été en la possession du célèbre Élias Ashmole, lequel a oublié d'en parler dans son *Diary*. Mais cette copie, pas plus que la Charte originale elle-même, n'a jamais pu être produite, pour cette raison, dit-on, que l'une et l'autre auraient été détruites, soit lors de la Révolution de 1648, soit en 1720, à un moment où les innovateurs de 1717 en auraient eu précisément le plus besoin.

On vient de voir que, dans la Charte en question, signalée en 1725 par le fr∴ Anderson, ministre presbytérien, il n'est pas question de la « Sainte Église ». Eh bien, cette particularité me prouve, à moi, que ce document, s'il a existé, n'a été détruit que parce que son véritable contenu aurait rendu impossible la politique des fondateurs de la Maçonnerie de 1717, car — il faut tout dire quand on fait de l'histoire — le roi Athelstan, l'auteur de la Charte présumée, était un simple vassal du Saint-Siège, auquel il payait ponctuellement la dîme, et il avait dû apprendre, lorsqu'il lui fut permis d'usurper la couronne que, selon les volontés de l'Église, la Maçonnerie devait « relever directement et uniquement des Papes ».

Bien mieux : les documents anglais nous disent qu'Edwin, frère d'Athelstan, avait été placé à la tête de la Grande Loge d'York, et que, deux ans plus tard, Edgar, autre frère du roi, en était le Grand-Maître. Eh bien, ce fameux Edgar, Grand Maître de l'Ordre, est le même homme qui, devenu roi et ayant passé la Grande-Maîtrise au moine Dunstan, abbé de

Glastonbury et futur archevêque et légat du Saint-Siège, transforma son royaume en une sorte de province papale — ce qui fait voir clairement que la Charte de 926, détruite si à propos et à laquelle les innovateurs de 1717 ont fait dire ce qu'ils ont voulu, n'a pas dû parler uniquement de la fidélité à Dieu et au roi.

Cependant, il ne paraît pas qu'après la mort d'Édouard le Confesseur, qui fut aussi le Protecteur des Maçons, le Saint-Siège ait eu une grande confiance dans le choix que les seigneurs anglais firent de Harold II pour succéder à leur souverain, car la Providence romaine, inspirée par le pape Alexandre II et le cardinal Hildebrand, futur Grégoire VII, se vit obligée de susciter un singulier chrétien, Guillaume le Bâtard, pour aller mettre les perturbateurs à la raison, unifier la contrée et se faire sacrer roi, en 1066, dans l'abbaye de Westminster, par Aldred, archevêque d'York.

A ce sujet, le fr.·. Alfred Rambaud a écrit :

Tous ceux qui firent partie de l'armée conquérante eurent part aux dépouilles des vaincus. Des prêtres français occupèrent les sièges épiscopaux, des moines français furent abbés des couvents, des bourgeois français s'installèrent dans les villes, des seigneurs et des chevaliers français reçurent en fiefs des terres. De simples paysans français devinrent seigneurs, eurent des châteaux (1)...

J'ignore pourquoi le fr.·. Rambaud n'a pas ajouté, en utilisant les travaux du fr.·. Preston, que « Guil-

(1) *Hist. de la civilis. franç.*, vol. I, p. 181.

laume, patron des maçons, introduisit en Angleterre beaucoup de maçons experts français » et qu' « il nomma l'évêque Gandulphe, de Rochester, ainsi que Roger de Montgomery et le comte de Salisbury, patrons des maçons, lesquels, à cette époque, excellaient dans l'architecture civile et militaire »...

Quoi qu'il en soit, on peut voir, dans ces simples citations, que le service de la « fille aînée de l'Église » n'était pas absolument désintéressé. De plus, le choix de Guillaume le Bâtard ne fut pas heureux pour le peuple anglais. Cet homme fut, disent les historiens profanes, un tyran capricieux, gouvernant avec l'épée plutôt qu'avec le sceptre, et d'une dureté peu commune. Le jésuite Longueval dit de lui qu'il sut tout maîtriser, hormis ses passions, mais qu'il honora et protégea toujours l'Église.

A propos de la Grande Loge d'York fondée par Athelstan, le fr.·. Bésuchet raconte avec enthousiasme que « plusieurs souverains, des princes et un grand nombre de seigneurs y furent admis » — ce qui donne bien à penser qu'en ce temps-là encore l'ordre n'était pas formé seulement de gâcheurs de mortier, et que ce n'était pas pour le plaisir unique de voir construire des bâtiments que d'aussi grands personnages demandaient à revêtir l'auguste tablier des Esséniens, de ces Esséniens dont la philosophie éclectique et charitable n'avait jamais laissé soupçonner l'existence d'une architecture militaire.

Mais voici le fr.·. Bazot qui, parlant de la même époque, nous dit à son tour :

Des maçons nombreux et illustres de toutes les nations sortirent de ce foyer de lumière ; ils se répandirent et conférèrent les grades qu'ils possédaient ; ce fut ainsi que Pierre l'Ermite fut initié (1)...

Pour le coup, me voilà satisfait : la Franc-Maçonnerie et l'Église romaine sont une seule et même chose au moment de la première Croisade, aussi bien qu'à l'époque où, selon des documents certains, les Papes accordaient des diplômes à l'Association universelle qu'ils avaient trouvée établie par les moines de l'Église primitive. Le prétexte de la première Croisade est qu'il faut sauver le tombeau de Jésus des mains des Infidèles; la vérité, dépouillée des oripeaux dont on l'a revêtue, est que l'on veut s'assurer la route terrestre des bonnes épices de l'Inde. Plus tard, le succès n'ayant pas répondu aux espérances, on découvrira la route maritime du cap de Bonne-Espérance, découverte par les Grecs cinq siècles avant notre ère, et l'on ne pensera pas plus alors à reprendre le tombeau du Sauveur que si les infidèles, qui le détiennent encore, n'avaient jamais existé.

Pendant quelques années, la Maçonnerie anglaise continue ses travaux visibles et invisibles, et le fr.·. Bésuchet, toujours en verve quand il a ce qu'il appelle de grands noms à citer, nous fait connaître quelques-uns des Protecteurs de l'Ordre durant une certaine période qu'il commence à Henri Ier (2).

(1) *Manuel du Franc-Maçon*, etc., vol. I, p. 63. — A la p. 64, Bayot déclare — ce qui est exact — que des documents historiques confirment ce qu'il avance.

(2) *Précis hist. de la Franc-Maç.*, Bésuchet, 1829, I, pp. 17-18.

Je vais suivre cet auteur ligne par ligne, mais en le complétant au moyen des documents maçonniques anglais, des travaux du fr.·. Preston et autres savants maçons, et des classiques de l'Histoire profane enseignée dans les écoles primaires du Royaume-Uni. Ce sera sans doute monotone, diffus, broussailleux, attendu qu'il ne s'agit que d'une énumération de faits, historiques peu récréatifs ; mon excuse est que ces faits aisément vérifiables, ont besoin, pour éclairer les intelligences, de sortir de l'oubli et d'être mis en relief à côté de ceux qui sont particuliers à la Maçonnerie.

Ne faisons que mentionner Guillaume le Roux Ier et son frère qui, tous deux fils de Guillaume le Bâtard, furent l'un après l'autre Protecteurs de la Maçonnerie, dont le Grand-Maître était, en 1125, le fr.·. Henri de Blois, chanoine de l'église Sainte-Croix, près de Winchester.

Arrivons en 1135. Ici, nous nous trouvons en présence d'un nouvel usurpateur, Étienne de Blois, frère du Grand-Maître, devenu évêque de Winchester. Cet Étienne de Blois, neveu du f.·. Henri Ier, s'empare des trésors de la couronne déposés dans la cathédrale de cette ville et en donne une partie au pape Innocent II, afin d'obtenir de celui-ci une Bulle consacrant le vol et l'usurpation ; puis, après avoir été sacré par l'archevêque de Cantorbery, il accorde de nouveaux privilèges aux maçons, à la tête desquels il place un templier, le fr.·. Gilbert de Clare, marquis de Pembroke. En 1155, Henri II, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, succède à Étienne et protège à son tour l'Ordre maçonnique, dont la Grande-

Maîtrise, en 1160, est occupée par le fr.·. Richard Cœur de Lion, déjà Grand-Maître des Templiers ; à ce fr.·. Henri II, le pape Adrien IV, né sujet anglais, fait cadeau de l'Irlande et de ses habitants ; cependant le monarque croit pouvoir un jour disputer avec le Saint-Siège, qui est le centre dont il relève, mais il finit par se voir obligé d'aller faire amende honorable, nu-pieds, dans l'église de Cantorbery, où il s'était plu à faire assassiner l'archevêque Thomas Beckett. En 1199, l'Ordre maçonnique a pour protecteur, au temps de la Grande-Maîtrise, de Pierre de Colechurch, le roi Jean sans Terre, usurpateur de la couronne, assassin de son neveu Arthur et successeur de Richard Cœur de Lion ; Jean sans Terre, protecteur des maçons anglais alors qu'il était haï de toute l'Angleterre, est ce fameux souverain qui, conseillé par ses barons, alla s'agenouiller aux pieds du Légat Pandolphe pour faire donation de son royaume et de l'Irlande au pape Innocent III, dont il se déclare le vassal et que les Templiers ont reconnu pour avoir été un des leurs (1). En 1216, le fils de Jean sans Terre, Henri III, prend la succession au trône et au protectorat maçonnique ; en 1219, le fr.·. Pierre de Rupibus, évêque de Winchester, est le Grand-Maître de l'Ordre ; en 1234, cette dignité passe à Geoffroy Fitz-Peter et ensuite au fr.·. Guillaume Marshall, comte de Pembroke ; et j'observe que ce comte de Pembroke, qui avait par-

(1) C'est Innocent III qui prêcha la croisade albigeoise et c'est le Templier Simon de Montfort qui l'exécuta. Ce dernier, après le massacre des Albigeois, poussa à la fondation de l'ordre des Dominicains, qu'il chargea ensuite du Saint-Office de l'Inquisition, établie à cette époque.

tagé la tutelle du Roi avec le Légat du pape Honorius III, était un Templier et distribua des terres aux Templiers ; j'observe encore qu'en 1235, Henri III, non content de l'argent qu'il extorquait aux Juifs, contracta un considérable emprunt auprès des Templiers (1) ; j'observe enfin que l'Histoire profane anglaise dit de ce roi qu'il fut un coquin vulgaire, que sa cour regorgeait de voleurs, et qu'il ruinait ses peuples pour enrichir ses favoris. En 1272, le protectorat maçonnique passe au fils de Henri III, Édouard Ier, lequel se trouve en Palestine d'où il revient en 1274 ; sous ce règne, la Grande-Maîtrise échoit à Giffard, archevêque d'York, au templier Gilbert de Clare, au seigneur de Mont-Hermer, primogéniture de la famille des Montagu, et, durant cette période, les Juifs ont à souffrir les plus horribles persécutions : on en pend jusqu'à 280 en un seul jour, et les biens de toute la population israélite, expulsée du pays au nom d'un Dieu de tolérance et de paix, sont confisqués au profit de l'auguste protecteur de la Maçonnerie, en faveur de laquelle le pape Nicolas III renouvelle les privilèges accordés par plusieurs de ses prédécesseurs et en particulier par Benoît IV en 614. En 1307, c'est le roi Édouard II, successeur d'Édouard Ier, qui protège l'ordre des franc-maçons, dont le Grand-Maître est alors Gauthier Stapleton, évêque d'Exeter, et, peu après un synode tenu à Londres au moment du concile de Vienne, ce monarque croit intelligent de supprimer l'*Ordre des Templiers* dans son Royaume,

(1) *Old and New London*, vol. I, p. 152.

tandis que le Parlement dispose de leurs biens en faveur d'Aymer de Valence, comte de Pembroke, et des *Frères Hospitaliers* connus alors sous le nom de *Chevaliers de Rhodes* et, depuis 1525, sous celui de *Chevaliers de Malte* (1); la fin d'Édouard II mérite d'être notée : une révolte organisée par sa femme eut lieu, on le condamna à la prison perpétuelle, une phrase latine de l'évêque de Winchester Adam lui valut une sentence de mort, et, raconte l'Histoire profane, il finit comme il avait commencé, en lâche, et on lui enfonça un tisonnier rougi dans le fondement.

Lors des dernières Croisades, les Templiers avaient appris en Orient le secret des initiations antiques ; ils avaient appris que tous les cultes répandus dans le monde et ayant au fond la même morale et le même but, formaient en réalité la religion universelle ; ils avaient pu voir alors que l'éclectisme des Esséniens et l'esprit de l'Évangile étaient dénaturés ; ils avaient sans doute aussi, dès 1155, date de leur apparition à la tête de la Maçonnerie anglaise, introduit de nouvelles idées parmi les maçons et déjoué la politique de certains Royaumes. De là, les faux prétextes qui furent invoqués pour occasionner leur ruine. Quand on veut tuer son chien, on commence par dire qu'il est enragé. Quand on jugea prudent et nécessaire de se débarrasser des Templiers, on apprit à la chrétienté que, durant leurs initiations, les candidats étaient tenus de fouler aux pieds la croix et de cracher sur

(1) *Old and New London*, vol. I, p. 152, et *Valsingh. in Edward II et Ypodigne. neustr. apud Dupuy.*

l'image du Christ, et, naturellement, on se garda bien d'ajouter que ceci n'était qu'une épreuve destinée à connaître le caractère des postulants. Horreur! ils adoraient une idole à deux cornes appelé le Baphomet — seulement, on ne fit pas connaître la double étymologie grecque du mot baphomet, afin d'éviter qu'on ne sût qu'il s'agissait d'*immersion*, et de *sagesse* ou *science*, c'est-à-dire du baptême de sagesse...

Mais n'anticipons pas et revenons aux grands noms que le fr∴ Bésuchet a été si fier de marquer au Tableau d'honneur de la maçonnerie.

Cet auteur arrête sa liste à Édouard II; mais le fr∴ Bazot, évidemment mieux instruit, la continue en citant à son tour Édouard III, Henri V, Henri VI, Henri VII et... Élisabeth (1). Nous compléterons Bazot comme nous avons complété Bésuchet.

Édouard III, mis sur le trône par des seigneurs en rébellion contre son père, est ce souverain qui, après avoir fait emprisonner sa mère, laquelle mourut après vingt-huit ans de tortures sans nom, crut un beau matin se réveiller roi de France et fit la guerre aux Français et aux Écossais, sans tenir compte d'un traité par lequel il avait reconnu l'indépendance de ces derniers. Un évêque de Winchester gouverne alors la Maçonnerie anglaise, et, en 1334, les privilèges accordés aux maçons sous le règne précédent par le pape Nicolas III, sont renouvelés par le pape Benoit XII. Seize ans après, en 1350, le roi Édouard III renou-

(1) *Manuel du Franc-Maç. et Guide des officiers de Loge*, BAZOT, vol. I, p. 65.



velle ou revise les anciens statuts maçonniques. Eh bien, il existe au *British Museum* un manuscrit maçonnique en vers, datant de cette époque, et qui, outre la légende relative à la Maçonnerie, nous révèle 15 articles relatifs aux maîtres et 15 points concernant les maçons. N'en détachons que les paragraphes suivants, les seuls qui nous intéressent :

« 1. — Le maçon doit bien aimer *Dieu* et la *Sainte Église* et son *maître* et ses *compagnons* ;

« 14. — Il doit être fidèle à son seigneur le *Roi* »...

Il me paraît certain que si ce manuscrit était tombé entre les mains des innovateurs de 1717, il eût subi en 1720 le même sort que la charte de 926, car on ne peut mieux élaguer le *romanisme* d'une pièce officielle qu'en la brûlant et en lui faisant dire ensuite tout ce qu'on se plaît à imaginer.

Cependant, quand on étudie de près Édouard III, on a l'impression qu'il eût bien voulu, contrairement aux volontés papales, avoir une maçonnerie pour son avantage particulier ; mais il ne semble pas que cela ait beaucoup gêné le fr.·. évêque Guillaume de Wikeham, alors une des lumières de l'Ordre (1).

Richard II et Henri IV ne sont pas cités par le fr.·. Bazot : c'est que cet auteur n'a pas suivi complètement le fr.·. Preston qui, d'accord avec les documents maçonniques anglais, nous certifie que ces deux rois furent de zélés maçons.

Sous le premier, petit-fils et successeur d'Édouard III,

---

(1) Robert de Barnham fut aussi grand-maître en 1375.

le fr.·. Guillaume de Wikeham, évêque de Winchester, puis les fr.·. Henri Yevelé et Simon Langham continuent tour à tour la grande-maîtrise, dont l'auguste protecteur n'est, au dire de l'histoire profane, qu'un extravagant pantin méritant d'être détrôné par son cousin de Lancastre et assassiné par les soins de l'homme à qui devait profiter ce crime.

Devenu roi sous le nom de Henri IV, le duc de Lancastre, parjure et assassin, nomme le comte de Surrey Grand-Maître des maçons, et l'on raconte aux élèves des écoles primaires anglaises que, pour fortifier sa dynastie et apaiser sa conscience, ce souverain prit plaisir à faire brûler vifs les hérétiques avant et après avoir lancé contre eux l'Edit *De Haeretico comburendo*.

TÉDER.

(*A suivre.*)



Un mort ressuscité au Panthéon

— ou —

Les vicissitudes d'un Grand Prix de Rome

(*Suite.*)

Cependant, Numa, le romancier rosse après avoir échangé un coup d'œil bizarre avec les haschicheurs reprit :

« Au diable, le chanvre indien ! Vive le Mumm et le Rœderer ! Laissons l'ivresse stupide de l'opium, l'ivresse délirante du haschich aux Orientaux. Ils n'ont pas notre Champagne qui donne l'ivresse des Dieux ! Ah ! le Champagne !!! Quelle ambroisie, quel soma, quel amrita, quel wallhallique nectar peut le remplacer ? Champpp ! pagne ! Sentez-vous pétiller et fuser l'or liquide de sa sève dans ce mot : champpp ! pagne ! C'est l'aour des Kabbalistes liquéfié, l'or-lumière et liquide des alchimistes !... Vive dieu, quand je bois du Cliquot, je bois la vie soleil, la vie lumière, la vie enfin à plein gosier. Que me parlez-vous d'excitants exotiques quand j'ai le champ ! pagne !... O, écrire des vers d'extase, des poésies archangéliques, des poèmes de béatitude en s'énivrant de champagne... Per Bacchum, je voudrais être français, si je ne l'étais, et champenois, pour me gargari-

ser, matin et soir, avec cette liqueur-parfum, cette liqueur-force, cette liqueur-esprit !

Ça, mon cher lauréat, pipez-moi ce hanap de Mumm ! Hum ! Quel bouquet, ventre saint-gris !

Or ça, à la beuverie ! Tôt ! Tôt ! Cette purée septembrale me chatouille agréablement le gosier et met le feu à mes poudrières cérébrales. *Vœ*, pour le haschich ! *Gloria in excelsis* pour nos crus champenois ! »

Et, ce disant, il versait, de haut, dans la coupe de Yan Ghérardt, le délicieux nectar qui, à la clarté des ampoules électriques, semblait une bruissante cascatelle d'or.

Et les convives riaient à ce déluge de mots pétillants, d'idées impromptues, sans suite, à la gloire du plus recherché des vins de France.

— Numa en tient, murmura le poète baudelairien au peintre barbifère... mais gare au réveil ! Les lendemains des bacchanales sont tristes ! Messieurs les parlementaires peuvent bien se tenir ! Il est capable de renverser le ministère... et pourquoi ?... pour un doigt de champagne de trop !...

— *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* ! » murmura gravement le peintre occultiste.

Un court silence plana sur les convives. Numa pleurait d'attendrissement dans son verre. Les copurchics sirotaient à petits coups le vin de vermeil. Les autres, rassasiés, s'amusaient à secouer à la dérobée la cendre de leur cigare dans la coupe de leurs voisins éméchés.

Soudain, Numa sortit de sa torpeur. Il considéra

d'un œil satisfait quoique railleur le verre entièrement vidé par Yan Ghérardt puis...

« Si qu'on irait... quelque part, clôturer dignement la soirée ! On s'arrêterait en passant chez Pousset... Hein ? Le noir breuvage de Moka y est délicieux ! Et sans réclame aucune ! Je ne suis pas actionnaire. Qu'on le sache et qui m'aime me suive !... »

Et le romancier rosse se levant donna le signal du départ.

Ce fut alors pendant quelques secondes une confusion profonde dans la salle à manger. Hauts-de-formes ou Morès circulaient de main à main, des cannes coupaient de lueurs fauves et argentées la nuée laiteuse émanée des cigares et des pipes. Les pardessus à fourrures, les mac-farlanes des esthètes s'agitaient en des palpitements d'ailes larges et ténébreuses.

Quelques convives, le chef déjà couvert et leur manteau sur l'épaule « à la matador » vidaient encore une dernière coupe de champagne, pris de regret devant les bouteilles abandonnées et à peine entamées. Un chansonnier proposa de les emporter... « On les boirait en route ! On en offrirait au populo ! On en verserait dans les poches des passants ! On trinquerait avec les sergots ! »

Deux ou trois des convives, les plus jeunes, les plus fous, ceux en qui les illusions chantaient le plus haut sous le crâne, applaudirent et firent main basse sur les vins... L'exode commença..., et peu à peu la salle à manger se vida.

Restèrent les derniers le peintre et le poète occultistes, le poète Baudelairien le romancier rosse et Yan

Ghérardt qui, affalé dans un fauteuil, nu-tête et en veston d'intérieur, n'avait pas suivi l'exemple de ses amis.

— Eh bien, Yan, qu'attends-tu? demanda le peintre à barbe d'hiérophante, au grand prix de Rome... Nous partons!...

— On dévisse! appuya le poète baudelairien. On va chez Pousset, au Riche ou au Diable! Dégrouille-toi.

— Non, merci, mes chers, je le regrette... Mais je sens que ma sacrée migraine va me reprendre... Ne comptez pas sur moi. Je vais aller m'étendre un instant sur le lit et si cela me passe, j'irai vous rejoindre...

Où serez-vous? où allez-vous?

— Chez Pousset, fit le romancier rosse qui décidément devait être un « buveur de bière ». Chez Pousset. Si là, nous décidons d'aller ailleurs, nous te laisserons un mot...

— C'est ça! approuva le poète baudelairien, partout où nous passerons nous te laisserons une épitre collective...

— De cette façon, tu pourras suivre, à nos traces, les progrès de nos inspirations, de notre état d'âme, au cours de nos tournées!... Sur ce, mon vieux, bonne chance!

Puis, se tournant vers le poète baudelairien à qui il adressa un coup d'œil d'intelligence : « Ce ne sera rien! Une simple migraine!... Ça passera!... Une demi-heure de repos!... Nous viendrons te prendre dans une heure, hein?

Yan Ghérardt eut un sourire : « C'est cela, dans

une heure. Mais, d'ici là, je serai sur pied ! Ce n'est qu'un peu de migraine !

— Vous verrez... dans une demi-heure, je vous aurai rejoint. Au revoir ! mes chers, au revoir ! »

Les deux amis, les deux compères peut-être, serrèrent la main du sculpteur avec une compassion affectée, et précédés du peintre occultiste se retirèrent.

Yan Ghérardt resta seul avec le poète occultiste, disciple de Barlet et de Guaïta. Ce dernier considéra un instant son ami en silence, un pli grave au front : « Veux-tu que je t'aide à te mettre au lit, lui dit-il. Use de moi à ta guise...

Puis après un nouveau silence.

« Si tu veux, j'irai chercher un médecin... ?

— Tu plaisantes, mon vieux ! s'écria Yan Gherardt, en souriant. Ce n'est rien ! Je vais me coucher voilà tout ! demain il n'y paraîtra plus. Un peu de migraine sans doute, j'y suis habitué... cependant, ça me prend drôlement, cette fois..., figure-toi... »

Et les deux jeunes gens passèrent dans la chambre voisine. On n'entendit plus qu'un murmure de voix étouffées, puis tout se tut. Quelques minutes s'écoulèrent. Numa, « le romancier rosse », reparut soudain sur le seuil : « Ah ça ! où est donc passé cet animal de Maurice... Ohé « l'occultiste en vers » !... Plus souvent que je vais te laisser ici. . ! Maurice ! Maurice !... »

Et sur l'air des lampions Numa se mit à beugler le nom du poète chevelu.

« Chut ! Me voici !... Gueule pas, nom de nom ! Il dort !...

— Viens donc, laisse-le dormir... Les autres nous attendent ! Ils crient comme des putois là-bas ! Allons !

— Allons ! conclua le peintre.

« Et ils descendirent silencieusement les innombrables marches qui donnaient accès au logis de Yan Ghérardt.

Sur le boulevard, le poète, sous le coup d'une intuition subite saisit son ami par le bras :

« Numa, ce n'est pas naturel !... Yan m'a paru tout chose ! Vous lui avez joué quelque sale blague. Je remonte !...

— Idiot ! Buse ! Quelle blague... ? protesta Numa. Quelle blague ? C'est toi qui est un blagueur ! Yan a sa migraine, et voilà tout ! Allons, viens ! Si tu nous lâches, tu n'es pas un frère, non, tu n'es pas un frère !... »

Ce reproche hypocrite parut toucher le poète. Il fit un geste de dénégation, demeura silencieux, et hochant la tête, une vague inquiétude dans les yeux, il se laissa entraîner.

Et les deux jeunes gens se perdirent dans la foule grouillante du boulevard sur laquelle les globes électriques jetaient une poudroyante nuée d'argent fluide...

. . . .

. . . .

C'est la nuit.

Yan Ghérardt, l'illustre statuaire français, l'ancien grand-prix de Rome, dort paisiblement en son hôtel... Un demi-siècle s'est écoulé, depuis le jour, où

de fraternelles agapes réunirent chez lui tous ses intimes, pour fêter ses premiers succès. Cinquante ans se sont égrenés depuis sur le sentier de sa vie ! Cinquante... ! Le sculpteur a vu ses cheveux s'argenter peu à peu, son front pur et serein de vingt ans jaunir et se rider. Il n'a pas eu cependant trop de chagrins. Son caractère indépendant, sa passion égoïste, absolue pour l'Art l'ont éloigné du mariage. S'il n'en a pas eu les douces joies, du moins il en a évité les vulgaires ennuis, les familiales douleurs, mais il a eu d'autre part des contrariétés à subir, des dégoûts à surmonter, à vaincre, des obstacles à franchir ou à briser, des luttes à soutenir. La vie toutefois lui a été clémente, et le voici aujourd'hui membre de l'Institut, commandeur de la légion d'honneur, riche à millions, auréolé d'une gloire mondiale et professeur à cette même École des Beaux-Arts où il était entré rapin et gâcheur d'argile...

Ce qui le surprend quelque peu, toutefois, c'est de se retrouver dans un appartement ayant une analogie frappante avec celui qu'il occupait à l'époque où il avait été nommé grand-prix de Rome. Évidemment, l'aspect en était plus grandiose, le mobilier plus riche, plus rare, les pièces bien plus vastes, bien plus hautes ! mais..., mais..., bizarre, cette ressemblance, étonnante ! Yan Ghérardt avait été élu, la veille, membre de l'Institut, en remplacement de cet excellent B..., emporté par une attaque d'apoplexie, et le jour même, un banquet somptueux avait réuni chez lui l'élite artistique et intellectuelle de Paris.

Ses invités venaient de se retirer après lui avoir

serré cordialement la main ; ses amis intimes de jadis étaient demeurés quelques minutes de plus avec lui évoquant le passé et à leur tour ils s'étaient éloignés laissant Yan Ghérardt dans ses rêves réalisés de gloire et de fortune...

Seul enfin, l'illustre sculpteur, las et brisé plus par l'âge que par la fatigue, la tête alourdie par les crus capiteux, avait gagné sa chambre et s'était couché.

Là, étendu sur son lit — étonnant ce lit par sa ressemblance avec celui de jadis ! — il s'était assoupi, puis endormi.

Il avait alors rêvé de sa jeunesse. Les années enfuies, évoquées par son verbe, avaient surgi soudain du néant et, en quelques minutes, il avait vu se dérouler toute sa vie !

Il avait revu très nettement les êtres et les choses d'autrefois, la fête donnée à l'occasion de son grand prix, les jeunes gens qui y avaient assisté et il avait entendu bruire encore avec une étonnante netteté à ses oreilles les mots fatidiques : Inspiration ! Génie ! prononcés si souvent jadis par ses amis.

Ses amis ! Il les avait revus tels qu'ils étaient autrefois... ! Mais combien changés depuis ! C'était d'abord Numa, « le romancier rosse » jadis indépendant, caustique, aux idées avancées bien que matérialistes ; aujourd'hui cassé, vieilli, usé, atrabilaire, roupieux presque et domestiqué par sa chambrière qui en avait fait un dévotet un hagiographe enthousiaste des saints et des saintes de toute farine.

Officier de la Légion d'honneur néanmoins, directeur du journal *le Bon Combat*, et candidat, en

bonne posture, à l'Institut, le « romancier rosse » de jadis, le sceptique d'autrefois, se cramponnait maintenant à la vie et aux jupes de « sa gouvernante » avec une ardeur et un désespoir comiques, désespoir et ardeur, seuls compréhensibles chez un athée et un matérialiste irréductible...

C'était ensuite le poète, jadis baudelairien, aujourd'hui très personnel.., s'avouant cependant vaguement dantesque et shakespearien à ses heures... ! promenant sa rare crinière chenue de l'Académie aux Français, des Français aux comités révolutionnaires dont il était le porte-drapeau, ayant abandonné Pégase pour la cavale des Barbiers contemporains, la lyre pour le verre d'eau des tribuns du peuple.

Vivaient aussi le peintre de l'Astral, l'évocateur des Saganes et son ami, son *alter ego*, le poète philosophe et astrologue disciple de Barlet..., tous deux occultistes indéfiniment..., perdus dans Parabrahm ou Aïnsoph et ne descendant sur terre que pour y jeter des chefs-d'œuvre incompris, hués le plus souvent, raillés toujours.

Puis la cohue de tous les autres, triomphateurs ou vaincus de la vie, aujourd'hui directeurs de théâtres, conservateurs de Musées, bibliothécaires généraux ou tout simplement « hommes de lettres », fruits desséchés ou oubliés après leur maturation, rien, ou moins que rien..., à côté des « casés », des « amis du gouvernement », des donneurs d'eau bénite et des sycophantes gavés et décorés, rongeant avec dédain l'os à eux jeté, toujours prêts à happer plus gros et plus fort..., mais n'aboyant plus...

Maintenant, par une brusque transition si commune dans les songes, Yan Ghérardt rêvait de ses œuvres.

Il suivait, dans son cerveau, le lent travail de leur enfantement, fantômes d'abord, formes vaporeuses, puis, soudain, réalités de marbre, pensées d'airain, dressées maintenant sous les cieux immenses, dorées par les soleils, pourprées par les aurores, bleuies par les crépuscules, vouées à l'admiration bovine des peuples, aux enthousiasmes moutonniers de la presse, à la stupidité envieuse des « gens du monde » qui, derrière le masque pétrifié, au cœur de ces créations de pierre, ne savent y trouver l'âme éternelle, l'étincelle ravie par le Prométhée, le divin!

(*A suivre.*)



Une belle séance de matérialisation

Les séances de matérialisation bien contrôlées sont toujours du plus haut intérêt.

Dans le dernier numéro des *Annales des sciences psychiques* (août 1907) nous trouvons sous la signature du docteur Venzano le récit d'une très belle séance donnée par Eusapia.

Nous transcrivons intégralement ce récit :

Avant de commencer la séance, Mme Paladino fut soumise à un contrôle rigoureux. Elle fut dépouillée en notre présence d'une partie de ses vêtements. Les recherches plus minutieuses furent pratiquées, sans restriction d'aucune sorte, par Mmes Avelino et Montaldo dans une chambre voisine où le médium se déshabilla complètement. Rappelons à ce propos que ses habits furent examinés par nous un à un, et que nous en observâmes aussi la transparence pour nous assurer qu'ils ne cachaient rien. Les objets examinés furent les suivants : pantalons et tricot en laine rose, chemise blanche, bas de coton noir, jupon et cache-corset de flanelle rose, corsage de flanelle rouge, et jupe de laine bleue. Il faut remarquer que la Paladino, pendant les séances, ne porte jamais de corset. Dans l'unique poche de son jupon nous trouvâmes un mouchoir blanc chiffonné.

Le médium endossa de nouveau ses vêtements devant les deux dames citées plus haut, qui ne la quittèrent jamais et l'accompagnèrent directement dans la salle des expériences.

La séance commença à 10 heures et demie. La première partie se déroula tandis que le médium et les assistants étaient assis, formant la chaîne, autour de la table, et pendant ce temps plusieurs lévitations très intéressantes de ce meuble furent obtenues. Pourtant les épisodes que nous allons exposer n'eurent lieu que dans la seconde partie de la séance. Voici comment ils sont exposés dans la relation que je dictai le soir même, dès que les expériences furent terminées, et que je soumis à la confirmation de tous les assistants :

Presque aussitôt, Eusapia se leva, souleva les rideaux du cabinet et se coucha à la renverse sur le lit, aux barres duquel le professeur Morselli et M. Avelino la ficelèrent fortement. Ils fixèrent les poignets aux deux barres en fer de côté, au moyen d'une corde, avec nombre de nœuds ; ils passèrent ensuite un double tour de corde à la ceinture du médium, en assurant encore par plusieurs nœuds les bouts de la ficelle aux barres du lit. Après avoir contrôlé avec soin toutes ces attaches, le professeur Morselli en fit une troisième encore, toujours avec des nœuds fort nombreux, en fixant les pieds du médium à la traverse en fer du bout du lit.

Alors chacun de nous prit place sur les deux rangs de chaises. Au premier rang se trouvaient successivement assis dans l'ordre indiqué ci-après :

M. Avellino père, moi, le professeur Morselli, Mlle Avellino et M. Avellino fils. Au deuxième rang, M. et Mme Montaldo, Mme Avellino et M. Bozzano. On baissa la lumière de la lampe, mais si peu, que l'on pouvait encore lire — ainsi que le fit remarquer le professeur Morselli — les plus petits caractères d'un journal (corps 6).

Après un quart d'heure environ, la table, qui était à un mètre de nous, et à 20 centimètres du cabinet, entra toute seule en mouvement. D'abord, elle se souleva sur deux pieds, en frappant plusieurs coups. Quelque temps après, les rideaux s'agitèrent, comme s'ils avaient été déplacés par deux mains, et il se forma dans la partie supérieure une large ouverture, dans laquelle nous pûmes tous observer une figure de jeune femme, dont la tête et la partie du corps qui était visible se trouvaient entourées par des draps d'une blancheur parfaite. La tête paraissait enveloppée par plusieurs bandes circulaires de ce tissu — ce qui fait qu'on apercevait qu'une petite portion ovale de la figure — une portion suffisante, pourtant, pour que l'on pût y remarquer exactement les yeux, le nez, la bouche et la partie supérieure du menton. L'apparition resta visible pour tous presque pendant une minute. Comme M. Bozzano avait fait remarquer que l'on ne voyait qu'une partie du visage, on aperçut les pointes des doigts de deux mains qui écartèrent le tissu des deux côtés, en rendant les contours plus nets et plus complets. Avant de disparaître, la figure courba la tête pour nous saluer; et elle nous envoya un baiser dont le son a été parfaitement entendu par tout le monde.

Après quelques minutes de repos, la table recommença ses mouvements automatiques. Alors les rideaux s'écartèrent derechef, comme s'ils avaient été ouverts à l'intérieur par deux mains, et il en résulta un ample espace libre à travers lequel se présenta une figure d'homme, avec une grosse tête et de fortes épaules, entouré, lui aussi, par des tissus blancs. La tête était enveloppée de telle façon, qu'à travers ce tissu léger, on pouvait entrevoir le teint rosé du visage les reliefs du nez, des zygomas et du menton. MM. Bozzano et Morselli déclarent avoir remarqué aussi la barbe épaisse au menton. Cette figure d'homme resta visible pendant une minute au moins. Elle se pencha plusieurs fois vers nous et, avant de se retirer, elle nous envoya plusieurs baisers sonores, accompagnés par des mouvements expressifs de la tête.

Quand les rideaux se furent refermés, on entendit battre des mains à l'intérieur du cabinet.

A ce moment, nous entendîmes la voix d'Eusapia qui, d'un ton plaintif, appelait le professeur Morselli. Celui-ci se rendit dans le cabinet et la trouva dans la même position dans laquelle elle avait été ligottée. Le médium entrancé, avec des signes évidents de souffrance, se plaignait d'avoir les poignets excessivement serrés. Le professeur Morselli lui délivra alors les pouls avec beaucoup de peine, étant donné le nombre et la complication des nœuds; Mme Palladino ne resta donc liée que par les pieds et le buste.

Comme M. Morselli allait reprendre sa place, M. Bozzano fit remarquer que le professeur, se trouvant justement au-dessous de la lampe, était obligé,

en regardant vers le cabinet médianimique, de se garantir avec la main de la lumière excessive qui venait d'en haut. Alors il pria M. Avellino de vouloir bien céder sa place au professeur. C'est ce qu'on fit.

Quand tout le monde fut à sa place, on put observer presque aussitôt que le couvercle du piano se levait et s'abaissait automatiquement, en produisant un certain bruit. Presque en même temps nous vîmes apparaître hors du rideau, à droite, une figure de jeune femme, assez ressemblante à celle dont nous avons parlé plus haut. L'apparition pencha la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui (*more solito*) n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucinations. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant de façon à rester à une certaine distance de la muraille, illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les mouvements de ce corps, qui était évidemment matérialisé.

En attendant le professeur Morselli, sur la demande d'Eusapia, dont la voix faible et plaintive nous parvenait de l'intérieur du cabinet, se rendit avec sa chaise tout près du piano.

Quelques instants après, une nouvelle figure de femme parut de ce même côté du cabinet médianimique où nous avions vu apparaître la figure précédente. Seulement si cette nouvelle apparition offrait quelque analogie avec l'autre, il y avait pourtant

entre elles quelques points de dissemblance. Le nombre de tours des bandes blanches enveloppant la tête était tout à fait extraordinaire ; leurs bords antérieurs faisaient saillie de telle façon, que le visage y apparaissait comme enfoncé. Le tronc de la forme matérialisée était entouré par un nombre tout aussi grand de tours des bandes ; on aurait dit le bandage des momies égyptiennes. La forme matérialisée se trouvait si près de nous, que nous avons même pu conjecturer avec une certaine exactitude sur la nature du tissu. Il nous sembla bien plus épais que la gaze ordinaire ; moins épais pourtant que la batiste. La figure se pencha en avant, en appuyant le coude sur la planche supérieure du piano. Là encore, nous fûmes à même d'observer un fait fort curieux. L'avant-bras que nous voyions était évidemment un moignon, puisque la manche retombait, pour 30 centimètres au moins, sur le devant du piano, jusqu'au couvercle du clavier. L'apparition agita en haut, à plusieurs reprises, ce membre partiellement formé, en projetant sur la paroi son ombre, qui en suivait sans cesse les mouvements.

La femme aux bandes blanches était à peine rentrée dans le cabinet, que nous entendîmes de nouveau les plaintes de Mme Palladino qui, avec une insistance redoublée, priait le professeur Morselli de la délivrer des liens qui la serraient trop fort. Le professeur accourut, avec l'intention de la débarrasser tout aussi bien des deux ficelles qui restaient. *Mais son étonnemeut et le nôtre fut grand lorsque nous dûmes constater que le médium avait été de nou-*

veau lié aux pieds, et fixé aux deux barres latérales du lit au moyen de plusieurs tours de corde, qui s'achevaient par des nœuds bien plus nombreux et plus serrés que ceux qui avaient été faits au commencement de la séance par M. Morselli. C'est à tel point, que le professseur dut renoncer à les dénouer lui-même ; il fallut que l'un de nous se mit à l'œuvre, mais il n'y parvint qu'après un travail assez long et patient.

Cette fois, l'on délia Eusapia, non seulement aux poignets, mais aussi aux pieds ; le lien du tronc la retenait seul, désormais, aux barres du lit.

Nous avions à peine repris nos places, que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait en ses bras un petit enfant, presque en faisant mine de le bercer. Cette femme, qui paraissait âgée de quarante ans environ, était coiffée d'un bonnet blanc, garni de broderies de la même couleur ; la coiffure, tout en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps qui n'était pas cachée par les rideaux était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte, avec des cheveux très courts ; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la tête la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes, composés, eux aussi, d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné

en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout en nous en approchant — ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabatît, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant à différentes reprises de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette.

Pendant ce temps, les plaintes d'Eusapia continuaient et augmentaient toujours; ce qui fait que nous nous décidâmes à pénétrer dans le cabinet. Elle occupait la position dans laquelle elle avait été laissée et elle paraissait lasse et souffrante. La respiration était oppressée; la pulsation était agitée et forte; il fallut se décider à suspendre la séance. Mme Paladino, toujours en trance, fut délivrée du seul lien qui lui restait; nous la fîmes descendre de son lit et elle vint s'asseoir sur une chaise à l'un des bouts de la table (1).

---

(1) Nous avons prié M. le professeur Morselli de bien vouloir nous faire connaître quelle était son impression sur cette mémorable séance. M. Morselli nous a répondu qu'il ne croyait pas que ces phénomènes aient été produits par la fraude. « Ces matérialisations, dit-il, je les ai donc bien vues, et je ne crois pas avoir été halluciné ni mystifié ». — Note d. I. R.

LA NAISSANCE DE JÉSUS

Sommaire. — *La Parthénogenèse. — Les Invisibles. — La Propriété. — La Présence réelle. — La Vierge. — La Noël. — La Mission du Christ. — La Naissance. — Interprétations mentales. — Les Bergers. — La Propagande.*

Nous arrivons à un épisode des plus incompréhensibles pour la science : la maternité de la Vierge. Absolument parlant, la parthénogenèse n'existe pas dans la nature ; quand ce phénomène semble se produire, c'est que l'agent paternel vient d'un autre appartement que l'agent maternel. L'histoire de la démonologie fourmille de faits de ce genre ; cependant il n'y a pas que des êtres inférieurs qui puissent ainsi venir en contact avec notre plan physique ; des êtres plus avancés emploient quelquefois ce procédé pour descendre sur terre, dans certains buts, et même ils peuvent appartenir à d'autres races qu'au genre humain.

C'est pourquoi il ne faut juger ni le criminel, car c'est peut-être un démon qui a voulu se perfectionner, et qui n'a pas été à la hauteur de la tâche entreprise ; ni l'homme de génie, car le sillage de gloire qu'il laisse dans la mémoire des hommes ne vient peut-être pas du plan de la pure lumière.

Mais, en vous parlant de ces parthénogenèses, je ne veux pas comparer ces phénomènes *naturels* au miracle *surnaturel* de l'enfantement du Christ : permettez-moi de le répéter, le caractère essentiel de l'initiation évangélique, c'est que tous les phénomènes qui la constituent prennent leur origine au-dessus de la création, dans l'Absolu, dans le plan divin ; c'est pourquoi on peut bien arriver à comprendre le Christ et sa mère dans leurs actes visibles, mais ils demeurent dans leur ontologie un mystère fermé, jusqu'au jour où ils voudront bien se dévoiler à nous.

En ce qui se rapporte à l'histoire intérieure de l'individu, rappelez-vous qu'il y a en nous une âme éternelle impeccable et une volonté immortelle, peccable. L'âme est un germe de Lumière, son développement est la croissance mystique du Christ.

Le côté par où elle se tient attachée à Dieu est ce même Christ qui, vivant dans l'Absolu, vit en même temps dans tout le relatif et nommément en nous. Le côté par où elle se répand sur les organismes invisibles et visibles de l'individu, c'est la Vierge ; mais, là comme partout, les deux sont un, le Fils donnant l'être à sa Mère, la Mère offrant au Fils son existence.

Or donc, quand un individu a longtemps travaillé, il devient capable, plutôt il donne au Ciel la possibilité de se manifester en lui ; avant que l'homme en qui ce mystère doit être accompli arrive sur cette terre, l'Esprit-Saint descend en lui, de sorte que, lorsque la personnalité créaturelle se joint à cet âme où repose

le germe divin, elle y aperçoit un enfant qui n'est pas le sien, elle refuse l'union, et il faut qu'un envoyé du ciel convainque l'esprit terrestre de l'homme, comme l'ange convainquit Joseph de garder la Vierge (*Matth.* I,19).

Il en est ainsi, dans le ciel interne de l'homme, parce que le pur doit passer avant ; et si haute que soit une volonté créée, elle est toujours moins pure que l'Esprit ; c'est pour la même raison qu'il en fut ainsi à Nazareth ; ce fut encore afin que Marie pût souffrir l'injuste soupçon et servir de modèle à toutes les femmes dans l'avenir; car elle vint pour être dans le plan de l'humanité visible, l'idéal vivant des devoirs spéciaux à l'épouse, à la veuve et à la mère.

Si on prend le texte hébreu de *Matthieu* I,20,on découvre que ce n'est pas par suspicion que Joseph voulut renvoyer Marie, mais par compassion ; car le mot « secrètement » peut se lire par gématrie « dans le mystère du premier Eon » ; et d'autre part, l'interprétation kabbalistique du psaume XCI, 1, se lit : «Celui qui est dans le premier Eon est à l'abri des atteintes du Destin. » ; or, en renvoyant Marie dans le lieu originel de son âme, son époux terrestre lui évitait ainsi toutes ses épreuves (Jean Rabris). Mais cela n'eut pas lieu, car ses souffrances, librement acceptées, étaient nécessaires : l'innocent paie parfois pour le coupable.

On voit souvent des récits d'apparitions, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille ; à toutes les

minutes de notre existence, nous sommes en rapport avec les habitants plus ou moins élevés de l'Invisible, mais si nous n'en sommes pas conscients, c'est par une précaution heureuse de nos guides spirituels. En effet, les communications avec l'Invisible, de quelque plan qu'il soit, exige une évolution spéciale de certaines cellules de notre corps physique et entraîne inévitablement une responsabilité supplémentaire. Cette évolution, contrairement à ce qu'enseignent les adeptes des sciences occultes, ne peut s'obtenir par des exercices de statuvolence ; seule, la purification morale la produit d'une façon saine et harmonieuse ; sans elle, des relations avec des êtres vivant selon un autre mode que celui où fonctionne d'ordinaire notre conscience, même si ces êtres sont bénifiques, auraient sur nos organismes une action délétère : les aliments de l'adulte ne peuvent convenir au nourrisson.

D'autre part, notre responsabilité se limite par notre science ; nous ne contractons de dettes payables sur un plan que si nous sommes conscients de ce plan ; percevoir physiquement toutes les sensations que l'Invisible apporte à la subsconscience, nous créerait une foule de devoirs dans l'existence matérielle, et c'est cette trop lourde charge que l'on évite à notre faiblesse.

Les messagers que le Ciel nous envoie sont assez rares, d'abord, en raison de l'admirable organisation du monde ; ensuite parce que les secours extraordinaires dont l'homme a besoin ne sont pas si fréquents que le croit sa pusillanimité ; et enfin, parceque nous

ne savons pas demander. Mais revenons à notre texte.

Les Anges se manifestent aux personnages de l'histoire sacrée pendant la veille, pendant l'extase ou pendant le sommeil ; cela dépend de leur nature et de l'état psychique de l'individu. C'est pendant le sommeil que la perception est la plus facile ; il est inutile et indiscret de les appeler de son propre chef ; si on a besoin d'une lumière, c'est au Père lui-même qu'il faut demander, et Lui désigne le messager qu'Il juge convenable, en lui fournissant les moyens pour se faire comprendre avec netteté, même au moins intuitif et au moins clairvoyant.

En tout cas, si vous demandez des renseignements aux Invisibles, même par des moyens un peu illicites, cela vous oblige à leur obéir, sous peine de difficultés ultérieures plus grandes que celles auxquelles vous avez voulu échapper.

L'ange indique à Joseph le nom que doit porter l'enfant miraculeux : Vous savez déjà de quelle importance est le nom. Celui de Jésus a été le prétexte de pas mal d'imaginations mentales ; en particulier, les kabbalistes chrétiens, et Reuchlin le premier, ont inventé une orthographe fantaisiste pour pouvoir le faire dériver du Tétragrammaton mosaïque; je ne veux pas dire qu'il faille mépriser les spéculations de ces intelligences d'élite ; convenons seulement qu'elles sont inutiles pour ceux qui estiment la pratique plus fructueuse que la théorie, et le moindre acte de bonté plus actif que la métaphysique.

*
* *

Or, Matthieu dit que ces événements eurent lieu pour que la promesse prophétique du Seigneur s'accomplisse.

Le cliché du Salut comprenait la collaboration de la Vierge ; mais les êtres qui apparaissent comme les ennemis de l'homme, ceux qui se chargent de nous faire travailler, les légions de l'Adversaire, comme la liturgie les appelle, firent leur possible pour que ce cliché ne se réalise pas, pour que ces artisans humains, Marie et Joseph, le repoussent : c'est pour cela que Gabriel attendit le consentement de Marie et provoqua celui de Joseph.

Les choses se passent toujours ainsi; chaque fois que le Ciel offre à un être plus malade un remède spécial, il attend l'appel de cet être, son libre consentement, la preuve de sa bonne volonté ; car on croit souvent que, dès qu'on connaît la bonté du Père, il est inutile de faire des efforts. Ce quiétisme n'est pas juste; nos bons sentiments, pour vivre ont besoin d'actes matériels, et si on dépense de l'énergie pour satisfaire le moi, il n'est que juste d'en dépenser aussi pour essayer le bien. Le travail accompli avec une intention pure est la meilleure des prières, et comme nous ne savons pas si l'événement qui se présente à nous n'est pas le point de départ d'une grande chose, mettons tous nos soins à l'accepter et à répondre ainsi consciencieusement à la demande que nous fait l'univers sous cette forme.

Il faut distinguer entre la divination et la prophétie.

La divination est l'effort voulu de l'homme cherchant, par des méthodes plus ou moins saines, à percer les ténèbres de l'avenir; elle est contraire à la loi du Ciel. La prophétie est l'opération d'un agent invisible dévoilant à l'homme, qui ne l'a pas cherché, un événement futur. Dans quelques cas, cet agent invisible vient du plan divin: tels furent en général les inspirateurs des prophètes de l'Ancien Testament; c'est pourquoi Mathieu considère leur vaticinations comme des promesses faites par le Père, et qui devaient nécessairement s'accomplir.

Le nom d'Emmanuel (Dieu avec nous), qu'Isaïe décerne au Messie, devrait révéler un mystère indicible, si on avait la simplicité de lire les textes avec attention. Dieu ne fut pas seulement avec nous trente-trois années, il y a vingt siècles, sur un coin d'une des plus petites planètes du monde; quand l'Absolu fait quelque chose, c'est pour toujours et pour partout; si un acte de l'Absolu avait une limitation, ce ne serait plus l'Absolu; Ainsi -- et les très rares qui ont les yeux ouverts le certifient — le Verbe est toujours avec nous, objectivement et subjectivement, ici-bas, dans tous les plans, sur toutes les planètes; si je ne Le vois ni ne Le sens, c'est que je ne Le cherche pas: un écrivain qui s'absorbe dans son travail n'entend pas la corne du tramway qui passe sous ses fenêtres, de même, si ma volonté, mon moi, mon cœur, s'hypnotisent sur le plaisir, la fortune, la gloire — lumières vaines. — ils ne peuvent percevoir la Lumière réelle.

Et cette présence réelle est parfois bien plus véritable encore que dans l'Eucharistie catholique, et

qu'on n'oserait le dire explicitement, de peur de scandaliser quelqu'un.

Les chercheurs de notre temps savent que certains hommes peuvent multiplier leur présence invisible, et même visible, et ils expliquent cela par les théories de l'ésotérisme; l'omniprésence du Verbe n'est concevable que pour ceux à qui la divinité du Christ a été révélée; ces derniers ne sont pas toujours des savants; il y a même des êtres très élevés et très puissants qui refusent d'admettre le titre de Fils de Dieu comme autre chose qu'un symbole ou un grade d'initiation; le Koran, le Béhaïsme (*Ktab-el-Ikan*), Tolstoï, les Bouddhistes, les Taoïstes, d'autres encore, ne voient en Jésus qu'un homme, mage ou médium, et dans sa naissance qu'un symbole. Quant à vous, si vous savez ce qu'il en est, ne prenez pas prétexte de ce que vous êtes dans le vrai, pour vous mettre au-dessus de ces grands sages qui pensent le contraire. A chacun, la nourriture convenable est donnée; un jour viendra où ils perdront leur science, et où vous oublierez peut-être votre conviction mystique, si vous n'avez pas fait passer votre foi en actes.

Imaginez une sphère pleine — car il est exact que la Nature ait horreur du vide — dont toutes les molécules aient une certaine liberté de vibrations; si elles se polarisent au hasard, la sphère tendra à perdre son équilibre; si elles parviennent à se polariser comme le centre de la sphère, leurs mouvements seront en parfaite harmonie réciproque. De même, l'univers recèle un foyer central qui est le Verbe; et si chacun des êtres qui le composent s'identifie à ce centre, tout

le système sera normal, et tous ses atomes recevront la vie dans sa plénitude; c'est ainsi que Dieu est, essentiellement, avec nous, et il dépend de nous seuls qu'Il soit pratiquement présent, dans l'être social, dans l'art, dans la science, dans la famille, dans l'individu.

Cette vérité-là, qui est l'avant-courrière d'une vérité plus intime et plus physique en même temps n'est pas nouvelle; tous les docteurs de l'Église l'ont enseignée; ainsi saint Ambroise appelle le Christ lumière du Père et créateur des êtres, car, la lumière c'est la vie; toute pensée du Père est un être; tout être ne subsiste donc que par le Verbe, même les créatures de ténèbres. La liturgie grecque enseigne justement que le Christ est l'image du Père et le type de son éternité. Il est l'Être, par excellence; et nous verrons plus tard Jean nous dire les mêmes mystères.

*
* *

Joseph prit donc Marie pour femme, mais, ajoute l'évangéliste, « il ne la connut pas avant qu'elle eût mis au monde son premier né ». Cela sous-entend que Marie dut avoir d'autres enfants, ainsi que le disent les protestants. Je ne puis vous prouver qu'ils ont raison, mais cette façon de voir ne diminue en rien la grandeur de la Vierge; au pur, tout est pur; et cette maternité humaine me la rend plus proche, plus touchante et plus vénérable que l'auréole un peu trop éthérée dont l'idéalisent les docteurs catholiques. Entourée de ses six derniers enfants, l'épouse de Joseph est mieux le modèle de la résignation et de

l'amour maternel qui empêchent de trop sentir les blessures que font les réalités prosaïques aux fleurs délicates du sentiment.

Les sublimités dont saint Bernard, saint Anselme, saint Bonaventure, Grignon de Monfort, et tant d'autres, parent la Vierge se rapportent aux profondeurs mystiques de son esprit; l'être humain est un tout homogène; le corps physique n'est pas un morceau de boue plaqué sur une forme précieuse; l'invisible et le visible sont intimement mélangés en nous; ils se sont indispensables l'un à l'autre, et tout comme les plantes poussent mieux dans un sol rempli de vers et de détritus, notre esprit ne grandit jamais tant que si nous ne craignons pas d'affronter les plus bas devoirs de la vie quotidienne; ces vulgarités lui sont un humus nécessaire.

***

C'est Luc qui raconte la naissance de Jésus-Christ.

A Bethléem, la maison du pain. Le voyage de Joseph avec Marie fut nécessité par les ordonnances romaines (Mgr Bougaud); la critique rationaliste, au contraire, soutient qu'il constitue une interpolation propre à l'arrangement des anciennes prophéties.

La date exacte de la naissance de Jésus a été le sujet de beaucoup de recherches. Le célèbre Képler, se basant sur la conjonction extraordinaire de cinq planètes, la place entre 747 de la fondation de Rome et avril 750. Selon Marie d'Agréda, elle serait le 25 décembre 5149 de la création du monde ou 749 de Rome,

à minuit; d'après la tradition commune, ce fut le 25 décembre 747 un vendredi.

L'Église d'Orient, dans les premiers siècles célébrait Noël le 6 janvier, puis le 15 mai (25 de Pachon) et enfin le 25 de Pharnut. L'Église d'Antioche choisit le 25 décembre en 376 (Clément d'Alexandrie, Jean Chrysostome).

Les premiers chrétiens passaient cette nuit en prières. Longtemps, au 2e Nocturne, le pape bénit un casque et une épée dont il faisait présent ensuite à un grand guerrier parce que la cinquième leçon de ce Nocturne enseigne que J.-C. a livré un combat au Mal pour pouvoir s'incarner (D. Guéranger), ce qui est exact. On chante aux matines de Noël, trois nocturnes qui représentent respectivement les temps d'avant Moïse, de Moïse au Christ et du Christ à aujourd'hui (D. Guéranger). Les trois messes du jour de Noël célèbrent la triple génération du Verbe de Dieu, dans le cœur du Juste et sur terre ; ou encore sa naissance physique, et celles dans le cœur des bergers, dans celui des saints (D. Guéranger).

Au point de vue humain le dénombrement de l'empire ne fut qu'une coïncidence; au point de vue intérieur, il fut un moyen pour que Jésus puisse naître à Béthléem, ainsi que le cliché l'indiquait. Le déroulement logique de la vie, avec tous les incidents, les accidents, le prévu, l'imprévu, les êtres et les choses qu'elle comporte, est dirigé en premier ressort par Dieu lui-même; et une très longue hiérarchie de serviteurs transmet Son ordre de proche en proche, et l'exécute chacun dans son domaine, tout en le trans-

mettant; si même quelqu'un des plus éloignés de ces serviteurs déforme l'ordre et en empêche la réalisation, il se peut qu'un exprès soit dépêché pour réaliser le cliché malgré tout. Il est donc absolument exact que rien n'arrive sans la permission du Ciel; les événements dont est remplie notre existence paraissent bien être déterminés par des volitions, lesquelles ne sont elles-mêmes que les instruments d'autres volitions; mais, en dernière analyse, tout vient de Dieu, et de plus, pour tout être, si petit soit-il, qui le Lui demande, Dieu met un guide chargé de tout disposer autour de cet être, pour le bien le plus grand.

Au point de vue symbolique, on a fait de la naissance du Christ les adaptations les plus diverses, en astronomie (Grégoire de Nysse, saint Augustin, Volney, Dupuis), en astrologie, en alchimie (dom Pernety), en cosmologie (l'Inde, les poètes grecs, Prudence), en psychologie (les mystiques, saint Léon : 6e *sermon sur Noël*, Bède le vénérable, le P. Gratry).

Ces derniers professent que, lorsque le Christ naît en nous, l'âme doit passer par les mêmes phases de travaux et de souffrances; le protestant Boehme, qui n'avait certainement pas lu les Pères de l'Église, enseigne cela aussi (Cf. *Signatura Rerum*). Mais ce qu'il est bon de noter, c'est que cette naissance intérieure est un miracle très rare; le simple baptême ne la produit pas; les salutistes et les protestants qui se croient régénérés par le simple repentir sont aussi dans l'erreur. Je vous le répète, il est impossible que la Lumière pure vive et croisse en nous, si les ténèbres y règnent le Ciel ne ferait jamais cela, car beau-

coup d'êtres invisibles et même visibles en mourraient; et les charges que comporte cette illumination écraseraient des épaules non entraînées. Pour le moment, nous n'avons qu'à nous purifier par la compassion réelle, par le sacrifice de nos inclinations personnelles par le jeûne de notre volonté propre.

∴

La mission que le Verbe s'est imposée, autant du moins que j'ai pu la comprendre, consiste à s'incarner dans toutes les combinaisons imaginables de l'intelligence, du sentiment, de la situation sociale, familiale, individuelle et psychique, à éclairer tous les états d'âme, toutes les difficultés matérielles, toutes les énigmes mentales. De la sorte, tous les nids de ténèbres, toutes les fondrières, toutes les solitudes ont été rendus moins pénibles, et nous pouvons y passer avec moins de douleur, en sachant comment il faut nous comporter pour que l'effluve lumineux que le Christ y a laissé puisse grandir.

De plus, dans une situation donnée, le Christ a toujours choisi le cas le plus difficile ; ainsi, pour opérer sa mission, il aurait pu lancer des courants de forces médicatrices, ou changer quelque chose à la machine du monde ; il a pris le moyen où il lui fallait le plus payer de sa personne, si je puis dire : l'incarnation. — En s'incarnant, il aurait pu choisir une famille riche, puissante, une patrie dominatrice : il est allé chez un peuple esclave, dans la tribu la plus inculte de ce peuple (car les Galiléens étaient un peu méprisés du reste des Juifs), dans une famille pauvre, sans

abri convenable. Il fit de même en toutes circonstances, et si quelqu'un veut être Son ami, il n'a qu'à L'imiter.

Au point de vue cosmogonique, ces sept premiers versets de Luc II, peuvent être le canevas de très vastes développements. Si, par exemple, nous prenons le récit de l'Ancien Testament, les livres de Moïse, des Juges et des Rois, les Psaumes, l'Ecclésiaste et le Cantique racontent la période préparatoire de la création, l'effort collectif des êtres sélectionnant une élite symbolisée par Israël et qui, par sa vigueur, organise les fluides, appelle les êtres, prépare les chemins, selon l'unité, de sorte que, au point de vue relatif, la descente du Messie devienne possible. Au sein de cette élite, une branche, celle de David, a comme mission de recevoir la fleur unique et immaculée, qui sera la mère du Messie.

Alors commence la véritable vie du monde, dont l'épopée se déroule dans les quatre Évangiles jusqu'au couronnement apocalyptique. Le Verbe éclot dans le corps matériel de la Vierge céleste, c'est-à-dire qu'il naît dans une planète d'abord, sans éclat, sans gloire ; ce n'est qu'ensuite qu'il se propage dans la totalité des plans créaturels. Il naît en hiver, au milieu de la nuit, quand l'Univers épuisé est en léthargie, dans le temps que le Prince de ce monde (César) croit avoir remporté la victoire, et classe ses forces. Les seuls témoins de l'accomplissement du mystère sont la mère, la nature-essence ; le père apparent, l'énergie d'évolution ; le bœuf, symbole des forces fructifiantes ; l'âne, symbole de l'effort ; ces trois derniers étant

les trois énergies radicales de tout plan d'existence.

Au point de vue psychique pour que le Christ naisse, il faut que l'individualité (Joseph) et cette faculté encore inconnue que l'on pourrait appeler l'imagination dans le sens le plus profond du mot, jusqu'alors actives et puissantes aient reconnu leur nullité, et soient ramenées à leur racine première, à l'état dans lequel elles se trouvaient lorsqu'elles commencèrent à travailler. Lorsqu'elles sont épuisées, qu'elles ne peuvent plus rien faire qu'attendre, lorsqu'elles ne trouvent plus d'aliment à leur activité, dans la nuit, le Verbe naît ; c'est la Vierge intérieure qui le soigne ; tandis que l'individualité, les facultés physiques (le bœuf) et sensorielles (l'âne) restent passives et impuissantes.

Notez toutefois que ces adaptations sont toutes personnelles ; je ne prétends pas que, dans les cas précités, les choses se passent comme je vous le dis ; j'essaye simplement de donner à ceux d'entre vous que l'étude commune du sens littéral de l'Évangile ne satisfait pas, un exemple pour occuper leur imagination.

*
* *

Les bergers, ignorants, furent prévenus par un messager spécial, et ils vinrent les premiers à l'adoration. Les rois mages, gens cultivés, furent amenés par un phénomène naturel, et durent entreprendre un long voyage. Cela se passe encore ainsi tous les jours sous nos yeux.

L'apparition de l'ange aux bergers n'offre rien que

de très naturel ; les différents modes de la vie universelle sont intimement liés ; aucun mouvement ne se produit, même dans le coin le plus distant de l'Invisible sans que notre plan physique n'en soit affecté, et vice versa. Il s'ensuit donc qu'un événement aussi grave que la naissance du Christ devait avoir des répercussions remarquables. — Les phénomènes de cet ordre ne sont ni des auto-suggestions, ni des hallucinations, ni le résultat de dépressions physiologiques. L'hallucination n'existe pas d'ailleurs, dans le sens où les médecins prennent ce mot : la perception n'a jamais lieu sans objectivité. Dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas l'esprit du spectateur qui se déplace, c'est le spectacle qui vient à lui, soit qu'une scène, un cliché de l'Invisible, descende sur sa tête, soit qu'un voile s'écarte ; nous vivons, en effet, comme dans des chambres, et les rideaux qui séparent ces appartements ne se lèvent que lorsque nous avons donné la preuve de pouvoir utiliser la leçon de choses qui va nous être montrée, ou lorsqu'il y a urgence.

Ces appartements communiquent ensemble ; une nation, une famille, un idiome, une époque, tous ces groupements constituent des chambres ; la perception du cliché, sa compréhension, tant visuelle qu'auditive, résultent d'une adaptation spontanée des êtres qui l'animent ; c'est, en mieux, l'analogue des moyens que nous employons pour nous faire comprendre d'un étranger ; d'ailleurs, les messagers que le ciel peut avoir à nous envoyer ont toujours assez de science et de pouvoir pour que leurs paroles soient claires.

La paix que l'armée des anges qui venait se mettre au service du nouveau-né souhaitait aux hommes de bonne volonté, c'est l'effluve, le sillage, l'atmos phère du Christ, c'est une des formes du Saint-Esprit La Trinité est un aspect de Dieu révélé à l'homme pour aider son intelligence ; mais aucune de ses personnes n'est jamais seule ; le Père est toujours là où agit le Fils, et l'Esprit est toujours le résultat, le lien, si je puis dire, de leur présence simultanée. C'est pourquoi la paix est le signe de l'action de l'Esprit ; elle est l'absence de combat, elle est l'harmonie, l'équilibre, et ne peut exister sans la collaboration parfaite de toutes les parties d'un tout ; c'est donc le sacrifice de l'individu au collectif qui l'engendre ; et c'est l'amour qui confère le pouvoir d'accomplir ce sacrifice.

Au sens cosmogonique, les kabbalistes chrétiens disent que les bergers représentent les fragments morcelés de la troisième forme de l'humanité universelle, de l'Adam Belial ; la multitude confuse de ces fragments, errant çà et là, au hasard de leurs ténèbres, aurait été ranimée, rassemblée et réorganisée, par la venue du Messie (R. Isaac Loriah).

Au sens individuel, les bergers représentent le système nerveux de la vie végétative, qui surveille jour et nuit le fonctionnement de l'organisme physique et qui, lors de l'illumination divine est rénové, purifié et dynamisé.

***

Les bergers racontent ce dont ils ont été témoins :

ainsi devons-nous faire quand nous en avons reçu l'ordre ; toute vérité n'est pas bonne à dire ; et si nous recevons des lumières de l'Invisible, nous n'avons pas à les publier ; cette manière de faire peut paraître égoïste, mais la charité doit être prudente ; nous ne connaissons pas nos auditeurs ; ce qui nous convient à nous peut être prématuré ou inopportun pour eux ; et le mal que nous ferions à leur esprit serait beaucoup plus difficile à réparer que celui que nous aurions pu causer à leurs corps.

Si donc l'Invisible vous parle, gardez cela pour vous et pour votre famille ; ceux qui ont une mission publique, en sont toujours informés d'une façon claire et indubitable ; nous autres, le commun des mortels, notre mission est d'agir par l'exemple, et c'est déjà un travail terriblement difficile.

C'est pour ces raisons que Marie « conservait dans son cœur » le souvenir des merveilles qu'elle avait vues ; elle ne devait en parler que plus tard à l'élite choisie des apôtres et des disciples ; car, si aujourd'hui, après vingt siècles de culture, si peu d'hommes acceptent ces faits choquants pour la raison, combien plus auraient-ils scandalisé les auditoires de l'ancien monde.

SÉDIR.

Février 1905.



LE VOYAGE DE KOSTI

(*Suite.*)

Mais à peine Kosti était-il entré dans la grotte, aux côtés de son ami, qu'il aperçut plusieurs lionceaux. Heureusement pour les voyageurs, la lionne était allée chercher sa nourriture ; ils se retirèrent vite, et comme le ciel était redevenu serein, ils s'assirent à quelque distance, sous un jeune peuplier et y passèrent la nuit.

Déjà le sommeil fermait leurs yeux, et le voile de la nuit couvrait profondément le paysage, lorsqu'un des serviteurs réveilla son camarade en lui disant : « Lève toi ! La nuit est favorable pour exécuter notre projet. Viens, nous tuerons Kosti et Gamma comme nous l'avons promis aux courtisans. La récompense sera considérable, les chameaux et les bijoux nous appartiendront également. »

Alors les deux scélérats se levèrent, prirent leur glaive, et se glissèrent avec une lampe vers la caverne où ils croyaient trouver leurs victimes. Mais pendant ce temps, la lionne était revenue auprès de ses petits, et aux premiers pas que firent les assassins dans la grotte, elle se précipita avec rage sur l'un d'eux et le jeta par terre. Le deuxième s'enfuit, mais la lionne le

poursuivit, le renversa, et s'acharna sur lui de telle sorte qu'elle lui arracha les intestins.

Kosti et Gamma furent réveillés par les cris d'épouvante de l'assassin ; ils prirent leurs armes et coururent à son secours, mais le malheureux ne pouvait plus être sauvé. Il raconta toute l'histoire de leurs noirs desseins, et engagea les deux jeunes gens à ne pas retourner en Perse. Tous deux pardonnèrent à leurs ennemis avec magnanimité et le blessé rendit son esprit dans les bras de Gamma.

Kosti remercia le Ciel pour leur miraculeuse délivrance ; au matin ils enterrèrent les morts, et parsemèrent leurs tombeaux de plantes odoriférantes en priant les Dieux de leur faire grâce.

Ils restèrent jusqu'à midi dans ce lieu, et y rencontrèrent un marchand persan avec des chameaux. Il leur raconta qu'il avait eu un accident, et que des voleurs lui avaient dérobé tout ce qu'il possédait.

— Amis, dit-il, je ne regrette pas pour moi la perte de ma fortune, car je ne me l'étais pas destinée. J'avais l'intention de construire, dans le grand désert, un caravansérail pour les voyageurs, où les malades seraient soignés et les fatigués trouveraient l'hospitalité. Mais mon espoir est anéanti.

— Il ne l'est pas, dit Gamma ; nous possédons de l'or et des joyaux ; tout est ici, prends-le avec nos chameaux, accomplis ton œuvre et combats la misère humaine autant que tu le pourras.

— Kosti et Gamma donnèrent tous leurs trésors, ainsi que leurs chameaux, au généreux marchand,



et ne gardèrent pour eux qu'autant qu'il leur était nécessaire pour arriver à Memphis.

— Comment vous remercier ? dit le marchand.

— Si les Dieux te donnent des richesses, et que tu sois dans le même cas, agis de même ; fais du bien aux malheureux et tu nous dédommageras grandement.

Gamma regarda le ciel et serra son ami Kosti dans ses bras. Plus contents que jamais ils continuèrent leur voyage, et le sentiment de la vertu les accompagna. Longtemps le marchand les regarda, étonné, et ne sachant ce qu'il devait penser d'eux. Ou, pensa-t-il, ce sont des Dieux sous la forme humaine, ou des hommes avec des âmes divines. Il se laissa tomber à terre, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, son cœur se gonfla et battit de reconnaissance et d'amour pour la Divinité.

Enfin, lorsque la lune se fut renouvelée trois fois, Kosti, en compagnie de son ami, arriva heureusement à Memphis.

Leur premier soin fut de visiter la grande pyramide, qui est comptée au nombre des sept merveilles du monde. Elle était, ainsi que les autres pyramides, construite sur un énorme rocher. Sa base était un carré parfait, et sa surface quatre triangles égaux. Ces quatre triangles étaient ajustés avec la plus grande exactitude, et indiquaient les quatre points cardinaux, savoir : levant, couchant, midi et minuit. Elles étaient bâties en pierres calcaires et revêtues de marbre blanc. Ces pierres se rapetissaient en proportion, au fur et à mesure que la pyramide s'élevait, et for-

maient un grand escalier dont les premières marches mesuraient quatre pieds. Les marches diminuaient dans une imperceptible proportion en allant vers le sommet, jusqu'à sembler disparaître dans un point qui mesurait quinze pieds carrés.

Au-dessus du 16e degré du côté nord, était une ouverture de trois pieds carrés, et un corridor de même hauteur. On était forcé de se traîner sur les mains, lorsqu'on voulait voir l'intérieur de la pyramide.

Beaucoup d'étrangers, qui venaient dans cette intention, étaient découragés par cette nécessité et s'en retournaient ; mais quelques-uns s'y soumettaient, et leur curiosité les menait plus loin. Ce corridor conduisait dans un autre, qui était encore plus difficile, parce qu'on devait glisser, tantôt en haut, tantôt en bas ; mais enfin on arrivait inopinément à une terrible citerne, au fond de laquelle brûlait une lampe, dont les faibles lueurs montraient aux yeux un effroyable précipice.

Là, on ne pouvait aller plus loin ; l'intérieur des murs de la citerne était recouvert de gomme noire de lentisque, et lisse comme du marbre poli. A cette vue effrayante, d'ordinaire tous les étrangers s'en retournaient ; mais Kosti et Gamma restèrent.

— L'homme ordinaire, dit Kosti, se laisse décourager par chaque obstacle qui frappe ses sens ; le sage réfléchit et cherche s'il ne peut surmonter les obstacles apparents.

Comme il disait ces mots, une porte s'ouvrit à côté de lui et un prêtre en robe blanche s'avança.

— Jeunes gens, dit-il, vous méritez un ami pour vous conduire plus loin, parce que vous ne dépendez pas des préjugés communs.

— Il les introduisit par l'ouverture, qui se referma derrière eux, et un escalier très commode les conduisit jusqu'au fond de la citerne où était la lampe.

— Mes jeunes amis, continua-t-il, la plus grande partie des hommes se laisse facilement décourager de chercher la lumière ; le penseur trouve un chemin facile devant des difficultés en apparence insurmontables.

Le prêtre les conduisit encore plus bas, par un escalier de cent trente marches. Là était une longue galerie dont les murs étaient éclairés par une multitude de lampes.

— Faites attention à tout ce que vous voyez, leur dit-il, tout est le symbole des grandes vérités de la Nature. L'étroit corridor était le symbole des difficultés auxquelles se heurte celui qui cherche la Sagesse. Vous devez, pour passer, vous courber profondément vers la terre ; la Vérité vous fait comprendre par là, que l'orgueil de l'homme ne l'amène pas à la Sagesse ; il doit connaître la bassesse de son état, quitter le chemin ordinaire, et chercher la plus grande lumière avec la plus grande humilité. Enfin vous vîtes une lampe lointaine, et dans une citerne inaccessible ; votre résolution vous a acquis un compagnon qui vous a montré un chemin inconnu de l'homme ordinaire. Ici vous voyez plusieurs lumières — une galerie plus claire, — c'est pour vous un symbole qui est dans la loi de lumière d'éclairer

davantage celui qui la cherche avec un cœur pur.

Après ces mots, une trappe de fer s'ouvrit sous les pieds du prêtre, il s'enfonça dans la profondeur, et l'ouverture se referma sur sa tête.

Kosti et Gamma parcoururent la vaste galerie, et la trouvèrent close par une porte d'airain. Ils restèrent quelque temps devant cette porte, mais n'entendant personne ils se décidèrent à frapper.

A peine l'eurent-ils fait que la porte s'ouvrit d'elle-même, et un magnifique souterrain, avec les plus splendides monuments, apparut à leurs yeux. Diverses lampes l'éclairaient et de précieux tombeaux et sarcophages les jetèrent dans l'admiration.

— Ici est le lieu du sommet, dit une voix sortie des tombeaux. Ceux qui ont affronté la Mort reposent ici et attendent la résurrection.

— Alors apparurent huit hommes vêtus de noir et portant deux cercueils, et dix hommes cuirassés, avec leur glaive nu, sortirent d'un tombeau.

— Imprudents, cria l'un d'eux, où vous a mené votre curiosité ? Nul profane n'entre impunément dans ce souterrain. Vous devez mourir. Vous êtes encore libres de vous en retourner, mais si vous faites encore un pas votre sort est décidé, et la mort sera votre partage.

Nous cherchons la Sagesse, dit Kosti, et qui que tu sois, nous ne renoncerons pas à la chercher. Mieux vaut mourir avec la décision de devenir sages, que de vivre avec le sentiment de ne pouvoir jamais le devenir.

—Jeune présomptueux, ne dédaigne pas mes avertis-

sements et retourne. Une triple mort t'attend. Ne profane pas une puissance inconnue. Tu es jeune, les joies de la vie t'attendent encore. Veux-tu à toute force être enterré vivant ? Calcule le temps que tu as encore à vivre; la volupté te sourit; l'amour te tend les bras; réfléchis au prix de la vie.

— Vivre sans la Sagesse, répliqua Kosti, est sans valeur pour nous. Es-tu un ange des ténèbres, un funeste démon qui veut nous empêcher de réaliser notre projet ? Alors, accomplis ta tâche, les Dieux qui connaissent notre cœur nous protégeront.

A ces mots, les hommes cuirassés se précipitèrent vers les jeunes gens, les jetèrent sur le sol et leur lièrent les mains et les pieds. Ils les mirent chacun dans un cercueil qu'ils fermèrent vite, et les enfoncèrent dans un profond caveau. On entendit ensuite des voix lamentables qui psalmodiaient un chant funèbre :

Mortels, sortez de la chrysalide ;
Triple est votre mort,
Ressentez votre misère et votre peine,
Dans le tombeau de votre esprit.

Kosti et Gamma restèrent plus de deux heures dans cette épouvantable situation. Autour d'eux, un silence de mort, et ils crurent être réellement enterrés vivants.

Quoique Kosti se consolait en pensant que toutes ces cérémonies devaient avoir leur raison, le temps lui paraissait très long, car on n'entendait pas un bruit Il se décida enfin à crier au secours !

A peine eût-il prononcé ces mots, qu'il entendit qu'on s'approchait de son cercueil. On ouvrit doucement le couvercle, et un prêtre en vêtements de deuil, une lampe funéraire à la main, se trouva devant lui.

Tu as appelé au secours, dit-il ?

Kosti. — Oui.

Le prêtre. — Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

Kosti. — Parce que je croyais que vous vouliez me laisser mourir d'inanition dans le cercueil.

Le prêtre. — Nous n'avons encore laissé personne mourir d'inanition, mais qui veut du secours doit appeler? que veux-tu ?

Kosti. — Conduis-moi hors de ce terrible lieu.

Le prêtre. — Je le veux bien ; mais n'oublie jamais cette scène, et apprends à connaître le sens intérieur de cette cérémonie.

Alors Gamma appela aussi à l'aide, et le prêtre se conduisit avec lui de la même façon. Il les délia, s'assit avec eux sur un tombeau et commença ainsi :

« Qui veut commencer à vivre sage, doit mourir à la Folie.

« Votre intelligence, votre volonté et vos actions doivent vivre une nouvelle vie.

« Avant de ressusciter à cette vie, les erreurs de votre intelligence doivent périr, les passions et les convoitises de votre cœur, ainsi que les mauvaises actions et les vices de votre vie terrestre.

« Ce sont les trois chrysalides que vous devez quitter afin de vivre dans les claires régions de la plus pure Raison, de la plus pure Volonté, et des plus pures Actions.



« Les souffrances et la mort sont votre partage, l'esprit est aussi soumis à cette Loi, lorsqu'on veut vivre spirituellement et ressusciter.

« Au moment où le germe de la pure Raison commencera à se développer dans votre intelligence, vous reconnaîtrez les désordres des erreurs humaines. Le Bien lutte avec le Mal, le Vrai et le Faux; votre intelligence souffrira de votre propre état et de l'état des hommes, vos frères; enfin des idées plus pures secoueront les préjugés, vous vous déferez d'eux et vous vous réveillerez dans les régions de la plus pure Raison.

« Il en sera de même de votre cœur. La Raison pure influencera votre volonté, votre activité personnelle, votre cœur. Vous commencerez à souffrir pour les biens illusoires après lesquels vous courez, ainsi que les hommes, vos frères; la Vérité subjuguera l'Erreur, votre cœur nouveau-né deviendra l'organe de la plus pure Raison; de même que l'Être pur était jadis l'organe de la Divinité. Si votre intelligence et votre cœur occupent de nouveau la première place, alors vos actions lui seront conformes.

« C'est la grande destinée qui attend chaque homme quand il apprend à connaître sa dignité. C'est la grande Renaissance à laquelle travaille tout le genre humain, d'après les Lois immuables de l'Unité, en luttant et en peinant jusqu'à ce qu'il soit sorti de la chrysalide des Préjugés, des Erreurs et des Vices, et le Principe primordial du Bien régnera seul sur lui.

« Les vérités qui se trouvent dans le sanctuaire intérieur de nos mystères, sont grandes. Un voile les

cache aux yeux de celui qui est indigne de sentir la Vérité. Nous appelons Profane ou Homme de chair, celui qui n'a pas d'intelligence pour les choses intérieures.

« L'homme est un être double, il est animal et esprit. L'intelligence le fait homme d'esprit, sa volonté corrompue le fait animal. L'animal veut toujours régner sur l'esprit, mais le privilège de notre destinée est que l'esprit règne sur l'animalité. Connaître ce grand art est le premier mystère de nos sciences. Mais j'ai assez parlé, jeunes gens, continuez la route de vos épreuves symboliques, à chaque pas vous approcherez de la Vérité. »

Le prêtre ouvrit la porte d'airain de la crypte funèbre et les conduisit, par un passage souterrain jusqu'à une caverne. On y voyait, sur un bloc de rocher, un vase d'argent et deux coupes de cristal. Le prêtre prit le vase et emplit les deux coupes d'un breuvage précieux.

— Voici, dit-il, de quoi rafraîchir et réconforter votre cœur. Beaucoup de choses vous attendent encore ; vous avez besoin de forces pour la lutte.

ECKARTSHAUSEN.

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

PARIS

Flambeau géant des arts ! Paris ! Soleil de France,
D'où fulgure l'Idée aux peuples engourdis,
Ville où sonne la joie, où clame la souffrance
Janus à face double : enfer et paradis...

Noirs artères grouillant sous la foule en démence,
Blême océan de pierre aux flots jamais tari,
Fournaise dont la voix sans écho, gronde, immense
Sphinx des âges nouveaux ! O Merveille ! O Paris !

Quel mage nous dira le sort que te réserve
L'Avenir ténébreux des âges qui t'observe
Seras-tu Babylone ou Rome aux blancs débris ?

La Mort glacera-t-elle en ton sein toute vie,
Ou, foyer éternel du monde qui t'envie.
Seras-tu la dernière à mourir, ô Paris?

COMBES, LÉON

(*Les Souffles l'au-delà*)



INDIFFÉRENCE

Le bourgeois digère, gavé,
Ses trois repas et son bien-être
Et rit de voir sur le pavé
Les poètes traîner la guêtre.

J. Richepin.

(*Nos Revanches*)

Sais-tu, pauvre petit poète,
Ce que la foule, en te voyant
Silencieux, baissant la tête
Et dans le songe te noyant
Dit ? — Elle dit : « Ce simple d'esprit
Toujours lit, marmotte, rimaille,
De ses doigts ne fait rien qui vaille. »
Elle hausse l'épaule et raille
Et de son dédain te flétrit.

Oppose ton insouciance
Au vulgaire respect humain ;
N'obéis qu'à ta conscience
Et poursuis ton noble chemin.
Que t'importe le jugement
De la blagueuse multitude !
Dans la paix de ta solitude
Du Bien et du Beau suis l'étude ;
Vois le reste indifféremment.

Max Robertosttesy

Châtillon-Le-Duc, 23 juin 1907.

UN SECRET PAR MOIS

Colle pour verre

Sel commun fondu, 1 once ;
Cendre passée au crible, 1 once ;
Farine de seigle, 2 drachmes.
Bien mêler le tout.
Ou bien :
Corne de cerf en poudre ;
Tuile broyée ;
Glaire d'œufs ;
Poix ;
De chaque à volonté bien mêler.

ÉCOLE HERMÉTIQUE

Société des conférences spiritualistes.

L'École Hermétique rouvrira ses cours le *lundi 7 octobre.*

La Société des conférences spiritualistes tiendra sa séance de réouverture le *jeudi 24 octobre* à 8 heures et demie du soir, Grande Salle des Sociétés savantes.

CLICHÉ ASTRAL

2 septembre 1907.

CHER MONSIEUR LE DOCTEUR,

Figurez-vous ,qu'hier soir, vers sept heures, un peu

avant la nuit, un « cliché » assez extraordinaire a passé devant mes yeux. J'ai vu distinctement quatre hommes mettant M. Fallières dans un grand cercueil. Dans la chambre où se passait cette scène, plusieurs personnages se trouvaient réunis. Sur un éphéméride accroché au mur le chiffre 1907 ressortait, mais je n'ai pu lire le mois, ni la date. Il y avait un beau feu de bois dans la cheminée.

Ce que j'ai trouvé assez curieux, c'est que les personnages avaient cette sorte de raideur et de gaucherie que l'on reconnait de suite dans la peinture et la statuaire du moyen âge.

Agréez, cher monsieur le docteur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

L. B.

A PROPOS D'HYPNOTISME

Monsieur,

Avant d'aborder le sujet qui me pousse à vous écrire, permettez-moi de vous prier de vouloir bien excuser la hardiesse que j'ai de m'adresser à vous, sans avoir le plaisir de vous connaître autrement que par vos œuvres... Maintenant voici les faits.

Il me semble être tombé, dans le courant d'une séance d'hypnotisme, sur une découverte, qui pourrait (si découverte il y a!) servir à l'explication des phénomènes du sommeil provoqué, tout en prouvant d'une manière presque indiscutable l'existence, jusqu'à présent niée par certaines Ecoles, d'un fluide magnétique ou autre...

Un sujet hypnotisé par moi pour la première fois, par la fixation du regard, me dit, après son réveil, qu'il avait gardé le souvenir très net d'une démangeaison suivie de picotements dans *l'œil gauche*; or c'est la papille de son *œil gauche* que j'avais fixée, ce dont-il ne se doutait nullement. (La probité de la personne en question ne saurait être mise en doute — c'est un de mes amis, qui de plus

s'intéresse très sérieusement aux phénomènes psychiques. Frappé par cette coïncidence (?) pour le moins étrange, je répétai l'expérience avec un autre sujet, sans lui dire le but de mes recherches en le laissant soigneusement ignorer la manière dont je le fixais, et là encore, la séance achevée, le sujet interrogé sur ses sensations, j'ai obtenu la même réponse : picotement *dans l'œil, qui avait été fixé.*

Faute de sujets, je n'ai pu continuer mes recherches, mais il me semble, que même pour ces deux cas, il est difficile d'admettre la coïncidence.

Voilà mon cas, monsieur, dans toute sa simplicité ; je le soumets à votre jugement et vous prie, si vous le trouvez digne d'intérêt, de vouloir bien me faire part de votre opinion sur ce point.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués et une parfaite considération.

M. DE SÉVASTIANOFF.

P.-S. — Je profite de l'occasion pour vous faire part d'une nouvelle qui peut-être n'est pas encore parvenue jusqu'à vous : Que certain Nicolas Morozoff a fait paraître (en russe) un livre dans lequel il démontre jusqu'à l'évidence le secret de l'Apocalypse. L'Apocalypse est dévoilée — et *cette fois pour de bon*. Les fameux monstres dont il est question dans ce livre ne sont que des figures astronomiques (ou plutôt astrologiques) et représentent l'aspect du ciel vu de l'île de Pathmos à cinq heures du soir, le 30 septembre de l'année 395. Les calculs astronomiques de M. Morozoff ont été vérifiés et contresignés par deux astronomes de l'Observatoire impérial de Poulkovo (près de Saint-Pétersbourg). Quant à l'auteur de la prophétie, c'est *Jean Chrysostome* ; encore un fait que M. Morozoff prouve d'une manière irréfutable...

Je ne vous en dis pas plus long, craignant que veus ne sachiez déjà la chose en détails.

M. L.

La baguette divinatoire et l'art de découvrir les sources

L'aptitude de certains individus à deviner la présence de l'eau dans le sol, à l'aide d'une baguette dite *divinatoire*, fut peut-être connue des anciens; elle le fut certainement au moyen âge, dès le onzième siècle. Le mirage de l'éloignement rend difficile de déterminer la part du vrai de celle du charlatanisme dans les expériences dont le renom nous est parvenu. Au dix-huitième siècle, tandis que les encyclopédistes français (1751-1772) considéraient la recherche des sources par la baguette divinatoire comme une pratique superstitieuse, Thouvenel en publiait une apologie dans son *Mémoire physique et médical* en 1780.

Plus près de nous, Chevreul, Crooker, Gilbert, Ermann, Pfaff et Barret, s'étant tour à tour intéressés à ces phénomènes, admirent que la baguette peut être mise en mouvement par des effets psychiques, par des actions musculaires inconscientes dites « idéomotrices » provoquées par l'imagination. Une conclusion analogue fut donnée par MM. Babinet, Boussingault et Chevreul aux recherches qu'ils consacrèrent à ce sujet à l'instigation de l'Académie des Sciences (*Journal des savants* 1853-1854). Ces recherches mettaient en évidence des mouvements physiologiques inconscients analogues à ceux qui peuvent être provoqués par la respiration, la circulation du sang, l'activité musculaire ou nerveuse.

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la question passionna l'Allemagne. En 1862, paraît à Weimar l'ouvrage de Carus Sterne, *la Prédiction par le mouvement des corps inanimés sous l'action de la main.* En 1898, le docteur Lehmann donna un historique de la baguette divinatoire dans son livre, *la Superstition et la Magie depuis les temps les plus reculés.* En 1902, le docteur Hübscher, de Bâle, publia les résultats de ses études et ses conclusions concordèrent avec celles de la Commission nommée par l'Académie des Sciences de Paris.

La question a repris depuis peu un regain d'actualité parmi les techniciens allemands et elle a donné lieu à

d'intéressantes discussions entre des personnalités dont le savoir et la bonne foi sont incontestables.

M. Franzius, Conseiller d'Amirauté, contrôlant les indications (*Zentralblatt der Bauverwaltung*) recueillies, avec l'emploi de la baguette, par MM. von Bulow-Bothkamp et von Uslar, sur la situation et le cours des eaux souterraines dans les terrains du Chantier impérial à Kiel, estime que l'action physiologique exercée par l'eau sur les sourciers de bonne foi pourrait tenir à une sorte de radioactivité.

Une conférence très documentée a été faite à ce sujet par le docteur Heim à la Société des Sciences de Zurich. Nous indiquerons quelques-unes des appréciations qui s'y trouvent, d'après une note de M. Goupil, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées (1).

D'après le géologue allemand, le succès de l'investigation dépendrait, non de l'instrument, mais de l'opérateur. La substance de la baguette ne lui semble pas en effet intervenir dans le résultat, bien que M. de Bulow estime que la fourchette métallique semble plus inerte que la baguette de bois; l'essentiel est d'en faire un appareil astatique, dont l'équilibre instable soit détruit par les légères commotions des mains. En principe, elle est en forme d'Y, les deux branches étant tenues par chaque main la paume tournée en dessus, les pouces à l'extérieur, et l'écartement des mains étant de 20 à 30 centimètres. La baguette est ainsi soumise à des tensions qui ne peuvent que diminuer si la tige s'élève ou s'abaisse; ce mouvement se produit donc dès qu'il y a le plus léger déplacement de la main; on dit alors que la baguette *tire*; elle se met à tourner avec plus ou moins de force dans le plan médian.

Le docteur Heim observe qu'aux mains des expérimentateurs allemands, la baguette s'abaisse à l'approche de l'eau tandis qu'elle se relève entre les mains des sourciers français. Il attribue cette différence à l'éducation donnée aux opérateurs, et l'idée préconçue sur l'action de l'eau souterraine commanderait le sens dans lequel l'instrument réagit sur l'état physiologique ou physique de l'observateur. La baguette n'interviendrait donc que pour dégager d'un état plus ou moins inconscient une

notion consciente. Toutefois, ces mouvements idéomoteurs ne suffisent pas pour donner la solution du problème.

Le docteur Heim a observé des cas d'indications très exactes, confirmés par les fouilles géologiques, fournies par des sourciers absolument ignorants, inexpérimentés et même inintelligents. Il faudrait donc reconnaître, d'après lui, l'existence chez certains individus d'un état physiologique particulier, d'une impressionnabilité analogue à celle qui se manifeste chez les chevaux des steppes, qui éventent l'eau à des kilomètres de distance.

Rien ne lui a permis d'induire que les sourciers les plus expérimentés puissent fixer le degré de profondeur de la nappe rencontrée. Le docteur Heim, après avoir longtemps cru que les sourciers ne pouvaient sentir que l'eau courante, a été amené à constater qu'ils devinaient également la présence de l'eau dormante, à la condition qu'ils soient amenés brusquement au-dessus de la nappe; s'ils pénètrent plus avant dans la région aquifère, leurs perceptions s'affaiblissent. Quoiqu'il estime que le magnétisme et l'électricité n'ont rien à faire dans les mouvements de la baguette divinatoire, on pourrait admettre avec Franzius que ces effets sont régis par des lois analogues à celle de l'industrie électrique.

La plupart des sourciers déclarent que la baguette leur fait reconnaître l'eau à l'état libre, mais non contenue dans des tuyaux.

Le docteur Heim, à la suite de ses observations personnelles, cite l'exemple d'Arnold Escher qui, vers 1869, envoya successivement trente-cinq sourciers explorer à l'aide de la baguette un bassin dont il connaissait parfaitement la géologie et l'hydrologie. Sur les trente-cinq opérateurs, sept seulement fournirent des indications exactes; Escher acquit bientôt la certitude que deux seulement d'entre eux croyaient fermement à leur baguette et qu'ils lui devaient les résultats obtenus sans s'inquiéter de l'aspect ni de la structure du terrain.

Le géologue allemand conclut qu'un très petit nombre d'individus sont susceptibles de pressentir l'eau à l'aide de la baguette et qu'en raison du dommage causé par le

très grand nombre de sorciers mystificateurs, on doit mettre le public en garde contre leurs indications. Il termine son étude par un hommage aux savants véritables qui, comme l'abbé Paramelle et Albert von Bülach, on rendu plus de services que les sourciers, en donnant à l'art de découvrir les sources des bases réellement scientifiques empruntées à la géologie.

BIBLIOGRAPHIE

Die religiosen Grundlagen des Lebens. — (Les bases religieuses de la Vie) par WLADIMIR SOLOWIEF, traduit du russe en allemand par Mme NINA HOFFMANN.

Le titre seul de cet ouvrage est une indication, un appel à tous ceux qui ont, dans leur vie, négligé le solide pour l'éclat ; à tous ceux qui trop pressés ou nonchalants, ont bâti sur le sable, et, après les inévitables troubles intimes, j'allais dire sismiques, se lamentent sur les ruines de leur demeure, se demandent où loge désormais la famille de leurs espoirs — c'est une invitation enfin à tous les curieux d'études philosophiques sérieuses. Une base ! tel est le cri de l'humanité qui, pour ne savoir où se poser, est roulée vers la mort sans avoir vécu — Une base ! pour qu'on puisse, de là, dans le repos, avoir le temps d'observer en soi et autour de soi, le temps de comprendre ; une base ! pour que, de là aussi, on puisse agir, car les leviers, certes, ne manquent pas, c'est toujours le point d'appui.

Le livre de Wladimir Solowieff nous montre le refuge où, du milieu de la débâcle, doivent tendre nos efforts, le rocher sur lequel nous pouvons en sûreté construire d'abord notre maison. « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et l'enfer ne prévaudra point contre elle. » Nous aussi avons chacun à bâtir notre Eglise. Mais en nous tout est mouvant, passager. Où trouver ce lieu inaccessible à la mort qui sans cesse nous transforme ? — Suivez-moi, a dit le Christ... Je suis la Voie, la Vérité, et la Vie. — C'est sur cette *Voie*, que nous

trouverons la *base* de *Vérité*, où peut seulement reposer la *Vie*.

Il est bon d'ajouter cependant que les voies de Dieu étant impénétrables, il y a quelque témérité à en tracer comme une carte à l'usage des pauvres humains égarés. Les systèmes philosophiques, les diverses religions ont ainsi de ces prétentions dogmatiques, d'après lesquelles se trompe celui qui se dirige à gauche au lieu d'aller à droite, et ont, dans un but louable, jalonné nos existences de poteaux indicateurs. C'est un tel reproche, si reproche il y a, qu'on pourrait à la rigueur adresser au livre de M. Wladimir Solowieff. Tous nos raisonnements, toutes nos déductions n'ont en soi qu'une importance bien restreinte ; l'intelligence peut s'y plaire, mais le cœur n'en est point touché. Et c'est par le cœur que Dieu nous prend. Comme on conduit un enfant par la main, c'est par le cœur que Dieu nous conduit. Quand, étant de bonne volonté, où que nous nous trouvions sur le terrain intellectuel ou moral, nous le tendrons bien sincèrement, bien simplement vers Lui, Il ne manquera point de nous dire : « Viens avec moi. Je suis la Voie, la Vérité, et la Vie ». Ce qui, cependant, est loin de signifier que nous devions laisser de côté comme inutile l'étude des systèmes philosophiques, théologiques, sociologiques et autres. Lorsque, dans notre marche le plus souvent incertaine du but, nous les traversons lentement et quelque peu rêveurs, nous sommes plus disposés, étant plus séparés du bruit et du mouvement, à recevoir les indications d'En-Haut. Les livres ne peuvent que nous préparer à apprendre. Ce ne sont que des occasions favorables ou défavorables, mais, à coup sûr, celui de M. Wladimir Solowieff en est une qu'on serait coupable de négliger. Il convient de faire mention du soin et de la fidélité que la traductrice a apporté à son travail : Mme Hoffmann est une intelligence de tout premier ordre ; la préface qu'elle a ajouté à cet ouvrage le prouve, ainsi que ses précédents travaux, notamment sa biographie magistrale de Dostoiewski. Nous faisons le vœu que ces belles pensées soient bientôt connues et appréciées en France comme elles le méritent.

E. A.



*
* *

Parmi les Livres classiques qu'on nous demande journellement, il n'en est de plus recherchés que certains des ouvrages de FABRE D'OLIVET.

Pour répondre à de nombreuses demandes, nous avons fait imprimer pour les élèves de nos cours, la Dissertation introductive de l'État social de l'Homme de FABRE D'OLIVET. Cette Dissertation contient l'étude complète de la constitution de l'homme et des trois forces en action dans l'Univers. Nous avons ajouté à cette édition une planche représentant la constitution de l'Homme. Cette édition, imprimée à la machine à écrire, est tirée à cent exemplaires seulement, et nous céderons chacun de ces exemplaires brochés à 2 francs, pris dans nos bureaux et 2 fr. 30 franco. S'adresser aux bureaux de l'*Initiation* 5, rue de Savoie. Paris.

*
* *

Les Puissances invisibles. Les Dieux, les Anges, les Saints, les Egrégores. Sainte Philomène. Par le docteur F. ROZIER, licencé ès Sciences. Chaumont, 27, quai Saint-Michel. 1 vol. : 4 francs.

Une étude du docteur Rozier est toujours accueillie avec faveur par les occultistes. On sait avec quelle ardeur notre ami s'est voué à la diffusion des idées qui lui sont chères et combien ses cours et ses commentaires de l'Évangile professés dans la salle du 10, rue de Buci ont de succès auprès des élèves de l'École Hermétique et des familiers de l'enseignement du docteur Rozier. Ce livre est le résumé de cet enseignement et, en même temps, l'Hommage de l'auteur à l'Influence qui l'a guidé depuis longtemps et qui, à ma connaissance, en a sauvé beaucoup d'autres, c'est Sainte Philomène.

Généralement les ouvrages où l'on parle des actions d'une sainte sont parfumés d'une douce odeur de sacristie, avec accompagnement de fiel et d'excommunications pour les « adversaires » de Notre Sainte Mère l'Eglise. Or, le docteur Rozier a eu le courage de remettre les

choses en place, de renvoyer les cléricaux à leur sainte ignorance en mettant à jour la prétention de ces gens (recrutés dans la même classe que nos valets de chambre), de vouloir régenter l'humanité au nom du Christ qui a chassé les marchands du Temple.

Un volume anti clérical bourré de citations de l'Évangile et consacré à l'Apologie d'une sainte, voilà un événement bien remarquable, surtout quand, comme dans le cas actuel, l'ouvrage est fortement pensé, clair et d'un style captivant.

Mais toute analyse ne vaut pas l'original. Aussi avons-nous obtenu de l'auteur l'autorisation de publier son « Introduction » qui renferme une foule de vérités encore peu connues. Nos lecteurs jugeront ainsi la valeur de toute l'étude et se procureront ce volume tiré à petit nombre et qui sera vite épuisé.

Faire des compliments à l'auteur serait inutile, il est le porte-paroles de Puissances que nous avons appris à aimer et à appeler, il guide ceux qui ont bonne volonté vers le Christianisme véritable, il n'en faut pas davantage pour mériter des éloges dans un plan où notre voix ne porte pas encore et dont la lumière éclate à chaque page de ce livre.

PAPUS.

*
* *

Cœnobium. — Revue internationale de libres études.

Les connaissances humaines semblaient de nos jours s'être enfin systématisées; précision définitive, limpidité de diamant. Mais voici que peu à peu ses clartés vont s'obscurcissant à nouveau au regard de l'esprit contemporain : des problèmes, qui paraissaient pour toujours écartés, reviennent l'assaillir; des inquiétudes, qui paraissaient étouffées ; renaissent et l'agitent. Le cercle éclairé par la lumière de la science est restreint ; sur le bord et au delà notre pensée tâtonne dans l'ombre; avec une anxiété toujours croissante, il s'efforce de pénétrer et d'interpréter ce qui se cache dans ces ténèbres.

Du coup la partie lumineuse de la connaissance s'obs-

curcit elle-même, la science devient incertaine. De plus en plus elle semble ne nous montrer que des ombres. Nous sommes les captifs de la caverne, dont parle Platon dans la *République* ; la vraie lumière resplendissante est derrière nous.

On assiste donc à la renaissance des métaphysiques et des religions. Les métaphysiques s'attaquent au mystère d'un effort plus hardi, plus conscient, plus résolu que jamais. De leur côté les religions se transforment ; elles font mine de se dépouiller de leurs vêtements les plus grossiers, de leurs aspects les plus matériels ; elles se purifient et s'affinent ; il semble qu'elles veuillent, en une suprême tension de spiritualité, lancer plus haut leur flèche au cœur de l'invisible. Et voici que, pour donner une sorte de démenti à une certitude en passe de devenir axiomatique, de nouvelles religions renaissent, si l'on peut appeler religions des rééditions de religions déjà vieilles : avec Tolstoï, une nouvelle interprétation du Christianisme, avec les néo-bouddhistes la diffusion, nouvelle en Occident, de l'antique bouddhisme. A ces eaux du mysticisme viennent se désaltérer les non-croyants pour qui Dieu s'identifie avec le Nirvâna indien ou avec la Nature spinosiste. Et tout cet impétueux bruissement de recherches, d'efforts, d'aspirations, qui partent de pôles si opposés, vient se fondre largement, avec, ses tonalités diverses, en une seule grande harmonie. Cela fait penser à la période alexandrine : alors chrétiens et païens interprétaient leurs propres doctrines en un sens toujours plus profond ; et malgré l'âpreté de la lutte, se dessinaient, à travers les divergences, des convergences toujours plus intimes.

Mille ans et plus d'hypothèses métaphysiques de toute sorte, un siècle d'éducation strictement scientifique, ont enlevé à la pensée moderne toute rigidité dogmatique. Nous pouvons comprendre et, pour ainsi dire recevoir dans notre intimité intellectuelle les hypothèses, les tendances, les solutions les plus opposées : la foi comme la négation ; la vision finaliste d'un monde marchant à une systématisation toujours plus rationnelle, comme celle d'un univers supérieur et étranger à toute fin morale, dépourvu de toute rationalité, sauf la rationalité tout

apparente qu'y projette notre propre pouvoir d'illusion. Nous comprenons, aimons toutes les solutions, parce que de toutes les solutions notre âme multiple découvre les raisons profondes.

La liberté dans le choix des sujets, la liberté des recherches, des constatations — qu'il s'agisse de questions d'ordre spéculatif ou de questions de fait — voilà l'exigence intellectuelle qui devient impérieuse chez beaucoup de nobles cœurs et d'esprits ayant soif de vérité, que le sectarisme et le dogmatisme des tendances particulières en conflit dégoûtent décidément. Aussi la liberté dans le choix des idées et de leurs manisfestations, voilà ce dont notre Revue sera le miroir. Par là, elle répond au besoin de l'heure présente, qui est l'heure non des solutions dogmatiques définitives, mais de la fermentation des idées, de l'entre-croisement des hypothèses, des inquiétudes de la recherche.

Recherches, doutes, affirmations superbes, mais aussi hésitations pleines d'angoisse de cette heure passionante, voilà ce que mettra en œuvre, dans la mesure de ses moyens, notre Revue : CŒNOBIUM. Nous n'aurons pas travaillé inutilement, nous l'espérons, si cette Revue, et l'exemple qu'elle donne, contribuent à ramener l'attention publique de la vie extérieure, si pleine de bruit et de fatigue, vers une vie plus recueillie, plus riche, plus fascinante : la vie de l'Esprit.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux (15 juillet). Ch. d'Orino répond aux critiques de G. Méry sur son livre *la Genèse de l'âme*. Il y a dans cette très belle lettre des points faibles communs aux spirites même les plus avancés qui négligent la tradition et se fient aux enseignements d'entités dont ils ne connaissent ni l'origine ni la bonne foi. N'est-il pas plus sûr de prendre comme base les en-

seignements du Christ, que tous les spirites devraient considérer tout au moins comme notre Initiateur, si son origine réelle leur est cachée? Quel enseignement des « Esprits » ne se trouverait pas dans l'Evangile, et s'il n'y était pas que vaudrait-il. Puisse une aussi belle âme que celle de l'auteur du livre en question délaisser rapidement des connaissances dont l'origine est au moins suspecte pour aller vers la source sûre de toute lumière et de toute Vérité.

G. Malet passe en revue les œuvres de Fragonard qui peuvent présenter quelque intérêt au point de vue du merveilleux. M. Meunier rend compte d'une visite chez M. Pierre Piobb, au cours de laquelle ce dernier lui raconta plusieurs sorties en astral avec des détails extrêmement curieux. M. Piobb ne me paraît pas appartenir à une école régulière de science occulte. Ses théories, en effet, ne semblent pas pouvoir être admises par ceux qui connaissent un peu les lois des plans hyperphysiques. Je souhaite que cet audacieux expérimentateur n'apprenne pas à ses dépens que le plan astral est hiérarchisé et que la position physique des planètes s'y fait fort peu ou pas du tout sentir.

Même revue 1er août, 15 août, 1er septembre. G. Méry analyse le nouveau livre de J. Bois point par point et arrive aux mêmes conclusions que moi, c'est-à-dire que M. J. Bois en reportant tout à l'homme, en niant l'au-delà, aboutit à une philosophie de l'orgueil. Toujours à propos de la genèse de l'âme, un théologien, le Père Gaffre, vient donner son avis. Il blâme que Ch. d'Orino ait appelé la Bible et l'Evangile des livres symboliques et prouve qu'ils sont au contraire des livres catégoriques. Il a parfaitement raison, à mon sens, sauf qu'il n'établit pas assez clairement que la Bible est un livre de science et l'Evangile un livre de foi. L'un peut être compris par la connaissance réelle de la langue initiatique dans laquelle il a été écrit; l'autre ne peut-être compris que par le cœur, en le *vivant* chaque jour; mais ce sont deux trésors auxquels il ne faut pas toucher d'une main profane. Il était bon de le dire une fois de plus.

M. Bouchage donne le compte rendu des faits étranges qui se passèrent dans une villa près d'Annecy. Il y a là

très probablement un cas de rupture momentanée des liens hyperphysiques.

Je citerai encore l'étude très documentée du docteur Lux sur les cardans.

Le Voile d'Isis a publié en juillet et septembre d'intéressants articles de G. de Givry sur le Mystérium magnun (un peu plus de simplicité dans le vocabulaire s. v. p.), de Kadochem sur l'Onéirocritie où je remarque une classification très complète des correspondances de l'homme avec la Nature visible et invisible d'Eliphas Levi, les Dernières Paroles d'un Croyant qui auraient bien dû être ses premières.

A lire surtout de Papus et de Sédir deux études initiatiques, l'une sur le Culte familial, l'autre sur l'Initiation.

Le Progrès spirite publie un article de A. Laurent de Faget sur la Pluralité des existences. Il y fait parfaitement ressortir la logique du système dit des réincarnations, la presque impossibilité qu'il en soit autrement et la sagesse des lois qui y président.

Le commandant Darget, à propos de l'étude des forces inconnues, arrive à faire sa profession de foi — et G. M. discute sur la question de savoir si Jeanne d'Arc était médium. Ne le sommes-nous pas tous? Le tout est de comprendre le mot dans le sens qu'il devrait toujours avoir, celui d'intermédiaire, conscient de l'Invisible élevé.

La Paix universelle dans ses numéros de juillet et d'août se tient toujours à la hauteur où elle a su se placer presque dès sa naissance. Parmi les nombreux articles qu'on y peut lire, je remarque surtout une étude de A. Bouvier, intitulée « Savoir et Modestie », qui devrait bien être lue et méditée par plus d'un savant contemporain; le « Médium volant », remarquable compte rendu de phénomène de lévitation ayant duré quatorze secondes; des expériences surprenantes faites à l'aide d'un médium. Mlle B.; un article de A. Bouvier sur nos maux et leurs causes, qui me paraît jeter une grande lumière sur la question, au moins au point de vue astral et physique.

La Revue spirite, numéros de juillet et d'août : Grimard termine « le Christianisme, et son Rôle dans l'évolution religieuse ». Abandonnant le côté sombre de l'histoire

de ce Catholicisme romain, dont il a avec tant de science retracé le rôle tragique, il se tourne vers la lumière du spiritualisme libre appuyé sur Jésus-Christ seul, en dehors de toute Église terrestre.

E. W. étudie le Surnaturel expérimental. Roux établit nettement ce qu'on doit entendre par Médianisme.

Moutonnier passe en revue les phénomènes dus à E. Paladino. On lira aussi avec intérêt la suite de « Il n'y a pas de mort » par Florence Marryat et « Enigme psychique, » par Prudent.

La Vie nouvelle. Juillet. D'E. Bosc, lire une étude sur les Yogas, très intéressante au point de vue intellectuel, et nous devons féliciter M. Bosc sur sa prudence dans l'enseignement de ces dangereuses expériences.

Le docteur Joué écrit dans ce numéro un intéressant article sur l'hystérie ; le lecteur y trouvera de curieux tableaux schématiques indiquant d'une façon claire les divers troubles ou anomalies pouvant se produire dans cette terrible maladie.

Modern astrology. — Edition française. Directeur, Mieville. — Nous souhaitons bien volontiers la bienvenue à cette nouvelle revue qui sera très utile à ceux qui s'occupent d'astrologie scientifique. Ce numéro contient par exemple des remarques sur divers événements par Green, l'Horoscope du roi et de la reine d'Espagne, les charmes des Gemmes, par Pavitt, etc.

Une nouvelle revue maçonnique en langue italienne nous est parvenue. La tendance semble en devoir être initiatique et elle paraît avoir pour but de rappeler à la maçonnerie ses origines vénérables, si oubliées hélas ! — Elle se publie à Rome palazzo Giustiani. —

Nous remercions pour un assez grand nombre de revues étrangères parmi lesquelles :

Le *Light* ; *Aür* ; etc.

PHANEG.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.D.-de-Lorette.

A 50 centimes

Durville. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre sur l'exercice de la médecine.

…nny Bricaud. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

…lletier. — *L'Hypnotiseur pratique.*

…nt-Yves d'Alveydre. — Notes sur la tradition cabalistique.

…cteur Tripier. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

…ora. — *Etudes tentatives*, ou Essai sur les Mystères de l'âme humaine et de la …e, avec Lettre-Préface de *Papus*.

A 30 centimes

…bert (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

…esnais. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application …alière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

…boissouze. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses …tres maladies aiguës et chroniques, 2e Edition.

… Durville. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.
Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.

…cie Grange. — *Manuel de Spiritisme.*

…aphologie *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement …connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., … figures.

…bel. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

…ouroux. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon …cès.

…an Obbergen. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

…sychologie expérimentale. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de …dres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dr H. Boens. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

…aniaud. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la …decine en Chine*, par un Lettré chinois. — III. *Extrait de la Correspondance* (Con…ès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

…. Durville. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la …esse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

…lyuss. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur*, ou l'art de produire le magné…sme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. de Champville. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

Fanau. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

Jounet. — *Principes généraux de Science psychique.*
— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

Papus. — *L'Occultisme.*
— *Le Spiritisme.*

Rouxel. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

Traité sur l'obsession.

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

Secrets *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

Léon Denis. — *Pourquoi la vie ?*

Duncan. — *La Chimie des Aliments.*

Van Obbergen. — *Notes sur le Nettoyage.*

Le Fruit *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

Cahagnet, Colavida, C. Flammarion, Lucie Grange, Van Helmont, *le Zouave* Jacob, Lafontaine, Luys, Papus, de Puységur, Ricard, Rostan, Salverte.

Le Professeur H. Durville dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'Allan Kardec. — *Divers Portraits rares.*